

Technical and Bibliographic Notes / Notes techniques et bibliographiques

Canadiana.org has attempted to obtain the best copy available for scanning. Features of this copy which may be bibliographically unique, which may alter any of the images in the reproduction, or which may significantly change the usual method of scanning are checked below.

Canadiana.org a numérisé le meilleur exemplaire qu'il lui a été possible de se procurer. Les détails de cet exemplaire qui sont peut-être uniques du point de vue bibliographique, qui peuvent modifier une image reproduite, ou qui peuvent exiger une modification dans la méthode normale de numérisation sont indiqués ci-dessous.

- | | | | |
|-------------------------------------|---|-------------------------------------|---|
| <input type="checkbox"/> | Coloured covers /
Couverture de couleur | <input type="checkbox"/> | Coloured pages / Pages de couleur |
| <input type="checkbox"/> | Covers damaged /
Couverture endommagée | <input type="checkbox"/> | Pages damaged / Pages endommagées |
| <input type="checkbox"/> | Covers restored and/or laminated /
Couverture restaurée et/ou pelliculée | <input type="checkbox"/> | Pages restored and/or laminated /
Pages restaurées et/ou pelliculées |
| <input type="checkbox"/> | Cover title missing /
Le titre de couverture manque | <input checked="" type="checkbox"/> | Pages discoloured, stained or foxed/
Pages décolorées, tachetées ou piquées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured maps /
Cartes géographiques en couleur | <input type="checkbox"/> | Pages detached / Pages détachées |
| <input type="checkbox"/> | Coloured ink (i.e. other than blue or black) /
Encre de couleur (i.e. autre que bleue ou noire) | <input checked="" type="checkbox"/> | Showthrough / Transparence |
| <input type="checkbox"/> | Coloured plates and/or illustrations /
Planches et/ou illustrations en couleur | <input checked="" type="checkbox"/> | Quality of print varies /
Qualité inégale de l'impression |
| <input type="checkbox"/> | Bound with other material /
Relié avec d'autres documents | <input type="checkbox"/> | Includes supplementary materials /
Comprend du matériel supplémentaire |
| <input type="checkbox"/> | Only edition available /
Seule édition disponible | <input type="checkbox"/> | Blank leaves added during restorations may
appear within the text. Whenever possible, these
have been omitted from scanning / Il se peut que
certaines pages blanches ajoutées lors d'une
restauration apparaissent dans le texte, mais,
lorsque cela était possible, ces pages n'ont pas
été numérisées. |
| <input type="checkbox"/> | Tight binding may cause shadows or distortion
along interior margin / La reliure serrée peut
causer de l'ombre ou de la distorsion le long de la
marge intérieure. | | |
| <input checked="" type="checkbox"/> | Additional comments /
Commentaires supplémentaires: | | Pagination multiple. |

LE MONDE ILLUSTRÉ

ABONNEMENTS:

Un an, \$3.00 - - - Six mois, \$1.50
Quatre mois, \$1.00, payable d'avance
Vendu dans les dépôts - - 5 cents la copie

9^{ME} ANNÉE, No 451—SAMEDI, 24 DECEMBRE 1892

BERTHIAUME & SABOURIN, PROPRIETAIRES.
BUREAUX, 40, PLACE JACQUES-CARTIER, MONTREAL.

ANNONCES:

La ligne, par insertion - - - - 10 cents
Insertions subséquentes - - - - 5 cents
Tarif spécial pour annonces à long terme



NOEL — TABLEAU DE M. A. BONAMORE.

LE MONDE ILLUSTRÉ

MONTREAL, 24 DECEMBRE 1892

SOMMAIRE

TEXTE.—Entre-Nous, par Léon Leduc.—Carnet du *Monde Illustré*, par J. St.-E.—Noël, par J. St.-E.—Les vieillards, par Alphonse Karr.—Nos primes : Liste des réclamants.—Poésie : Noël (avec encadrement), par E. Z. Massicotte.—Une tournée de l'enfant Jésus : Conte de Noël, par Mme Anna Thibault-Duval. Histoire de Noël : Souvenir du siège de Paris, par Gaston P. Labat.—L'arbre de Noël.—Poésie : Noël, par L. d'Episy.—Noël : Souvenir d'enfance, par Jacques Beaumont.—Un vœu, par Augustin Lelès.—Note et faits.—Nouvelles à la main.—Choses et autres.—Feuilletons : Les mangeurs de feu.—La belle Tébécreuse.—Echecs et Dames.

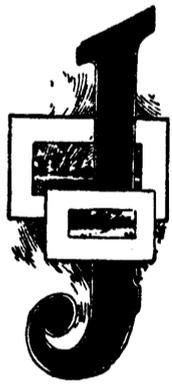
GRAVURES.—Noël.—La Nativité à la campagne : L'arbre de Noël.—La guerre au Dhomey : Le drapeau français sur le palais du roi Benanziu.—Gravure du feuilleton.

PRIMES MENSUELLES DU "MONDE ILLUSTRÉ"

1re Prime	\$50
2me "	25
3me "	15
4me "	10
5me "	5
6me "	4
7me "	3
8me "	2
86 Primes, à \$1	86
94 Primes	\$200

Le tirage se fait chaque mois, dans une salle publique, par trois personnes choisies par l'assemblée. Aucune prime ne sera payée après les 30 jours qui suivront le tirage de chaque mois.

ENTRE-NOUS



Je vais signer ma causerie, comme je le fais tous les samedis, mais en vérité mon mérite sera mince, car c'est un jésuite, le révérend Père Hamon qui prendra presque toujours la parole.

Le Père Hamon est l'auteur d'un ouvrage *Les Canadiens français de la Nouvelle-Angleterre*, que je ne connaissais pas, bien qu'il date de l'année dernière, et qui vient de me tomber sous la main.

Je l'ai feuilleté, en attendant que je puisse le lire à tête reposée, et ce premier coup d'œil est

des plus satisfaisants.

Comme l'indique le titre, il s'agit de notre race ou plutôt de notre avenir au point de vue de la langue et de la religion, et, afin de pouvoir mieux pronostiquer, le Père Hamon s'appuie sur le passé et le présent.

C'est un livre que les membres de l'*Alliance Française* devraient lire. Je suis bien sûr que Reclus l'a déjà en mains, car il traite d'une question qui l'intéresse au plus haut point.

Je vais aller un peu au hasard et vous citer quelques extraits qui vous feront juger du reste. Les morceaux sont bons.

** Après avoir signalé l'accroissement de la population canadienne française dans les cantons de l'Est, depuis vingt-cinq ans, le R. P. Hamon

dépeint d'une manière exacte la position de nos compatriotes et ce qu'ils feront.

Le raisonnement me paraît très bien assis et parfaitement juste.

" Bientôt, ces paroisses canadiennes, serrées les unes contre les autres, comme les rangs d'une armée en ordre de bataille, arriveront en face de la ligne 45e et des territoires où flotte le drapeau de la République américaine.

" Qu'arrivera-t-il alors ?

" Une simple ligne géographique, des institutions politiques quelque peu différentes de celles du Canada, suffiront-elles pour arrêter ce flot d'hommes descendant vers le Sud ?

" Ces obstacles ont-ils arrêté les colons de la vallée de l'Ottawa et de la province d'Ontario ? Et cependant, pour des Canadiens de Québec, Ontario n'est-il pas un pays différent de leur et par la religion, et par la langue, et même par la politique, au moins en ce qui regarde les intérêts locaux.

" Malgré ces difficultés, malgré les résistances d'un élément anglais tenace, hostile même à l'invasion, cherchant à l'entraver par tous les moyens possibles, la poussée canadienne a fini par l'emporter. Les Canadiens se sont infiltrés partout dans les comtés d'Ontario, limitrophes de la province de Québec, et, bravement, ils continuent à marcher vers l'Ouest.

" Seront-ils donc moins heureux quand ils se trouveront, au Sud, en face d'un élément qui, loin d'offrir la même force de résistance, tend au contraire, chaque jour, à se désagréger et à se disperser de toutes parts ?

" Les Américains, on le sait, abandonnent en grand nombre les fermes de la Nouvelle-Angleterre. Ces fermes ne doivent cependant pas retourner à l'état sauvage. Qui donc les occupera ? Les Irlandais ne veulent pas cultiver, ils préfèrent s'agglomérer dans les grandes villes. Essaiera-t-on d'implanter sur ces terres en friche des colonies étrangères arrachées à une patrie lointaine quand, tout à côté, il y a un peuple essentiellement agriculteur et qui demande une place de plus en plus large au soleil pour ses nombreux enfants ?

" Encore une fois, la poussée canadienne se fera bientôt sentir au Sud comme elle se fait sentir à l'Ouest.

" Ce sera la poussée puissante, irrésistible d'un peuple trop à l'étroit dans ses frontières politiques, et qui, pareil aux flux des grandes eaux, envahira forcément les contrées voisines.

" Voilà ce qui arrivera quand la race canadienne aura achevé d'occuper l'espace relativement restreint qui se trouve entre la rive sud du Saint-Laurent et la frontière américaine, ce que nous nommons aujourd'hui les Cantons de l'Est. Il ne faudra probablement pas plus qu'une autre génération d'hommes pour accomplir cette besogne. Alors la grande invasion commencera."

La clarté de ce raisonnement n'a pas plus besoin d'explications que les conséquences de l'accroissement de notre race n'exigent de démonstrations, mais je tiens à insister sur un point que le Père Hamon ne signale pas, parce qu'il est trop connu sans doute, et qui vient à l'appui de sa prédiction.

C'est la marche constante de toutes les invasions, allant toujours de l'est à l'ouest, du nord au sud.

Chez nous, comme chez la plupart des peuples anciens, partis des plateaux indiens, le problème de l'agrandissement de notre nation et du placement du trop plein de notre population, ne peut avoir de solution qu'à l'occident et au midi.

L'est n'existe pas pour nous, puisque c'est l'océan, le nord nous chasse avec sa bise et son manque de soleil ; il ne nous reste donc que les deux issues que je viens de citer.

Mais, dira-t-on, les Huns, les Goths, les Avars, etc., n'ont pas répandu leur langue ni leur religion dans les pays qu'ils ont conquis, et, plus prêts de nous, les Normands loin d'imposer leur langue aux Français ont, au contraire, adopté celle des vaincus. N'en sera-t-il pas ainsi pour les Canadiens et n'est-il pas naturel qu'ils parlent anglais en pays américain puisque c'est la langue de la terre qu'ils habiteront ?

La question est assez grave pour être étudiée, mais le P. Hamon y répond par la phrase suivante :

" C'est par la femme que se garde la langue nationale. Tant que la mère canadienne se servira de la langue française pour faire passer les sentiments de son cœur dans le cœur de ses enfants, la nationalité demeurera intacte. Les influences extérieures ne suffiront jamais à effacer entièrement les traces de cette formation maternelle. L'enfant, devenu un homme, se souviendra toute sa vie de la langue que lui parlait sa mère."

C'est bien cela, M. Hamon, c'est Josette, comme sa mère Jacqueline le fait en France, qui garde la langue, la religion et... les sous. (Sous ce dernier rapport, Josette n'égale cependant pas sa maman).

Les Normands, ces grands diables blonds, braves à la bataille, ne craignant, comme les Francs, qu'une chose : c'est que le ciel ne tombât sur leur tête, ces beaux gars qui s'en allaient conquérir des royaumes ou des provinces, quand l'idée leur en passait par la tête, étaient très bons pour vaincre, mais c'étaient de piètres gens au point de vue national.

Ces grands voyageurs avaient des habitudes à eux.

Quand ils quittaient leurs rivages glacés, sans pensée de retour, la plupart du temps, ils partaient toujours seuls, sans femmes, sans enfants, pour ne pas être gênés dans leurs opérations, probablement, et c'est justement ce qui les a perdus, ou plutôt ce qui leur a fait perdre leur langue, le sentiment national, l'amour de la patrie.

Les Normands aimaient la pomme, et, quand ils se trouvèrent dans la province à laquelle ils ont donné leur nom, en présence des jolies filles du pays des pommiers, ils furent très embarrassés.

— Parlez français, disaient les blondes irrésistibles, ou pas de pomme !

Et ces farouches gaillards pour qui le mot peur n'avait pas de sens, capitulèrent bien vite en essayant de baragouiner les mots exigés.

Ah ! Filles d'Eve, que vous ressemblez à votre mère !

Les pepins de la pomme devinrent pommiers à leur tour, et c'est ainsi que les petits Normands parlèrent français, bercés qu'ils furent par les douces chansons de leurs mères devenues les épouses des terribles guerriers du Nord.

Ma manière d'expliquer les choses, ce rapprochement, cette explication, ne sont certainement pas aussi graves que les lignes que j'ai citées de vous, M. Hamon, mais, au fond, n'est-ce pas cela aussi ?

Jean-Baptiste est bien encore Normand, sous certains rapports, et le goût de la pomme lui est restée, mais plus prudent que ses aïeux, il part avec sa femme et ses enfants quand il quitte le village natal.

Jean-Baptiste, établi aux Etats-Unis, part le matin, car il travaille dehors ; il parle anglais tout le jour, il le faut bien, mais pendant ce temps-là Josette reste au logis avec les enfants, puis, quand le père revient à la maison, après la journée faite, sa femme et ses petits l'accueillent en parlant français, et ce n'est pas seulement sa famille qu'il retrouve, mais la Patrie !

Il parle la langue aimée que Josette garde avec soin.

Les Américains eux-mêmes semblent, du reste, en avoir pris leur parti : Voici ce que le *Commercial Advertiser*, un grand journal de New-York, disait dernièrement à ce propos :

" Les habitants du Canada débordent par-dessus nos frontières. La victoire remportée par les hommes de la race anglaise, dans les plaines d'Abraham, est vengée par les femmes de la race de Montcalm. La Nouvelle-Angleterre est vaincue. Les essais détachés de la ruche française prennent possession du terrain. Les descendants des *Pilgrims* multiplient moins rapidement que leurs ancêtres se raréfient d'année en année. Les jeunes gens de la Nouvelle-Angleterre, suivant le fameux conseil d'Horace Greeley, s'en vont à l'ouest, au sud, partout, pour échapper à la concurrence des nouveaux venus dont l'activité surpasse la leur et qui semblent avoir pour mission de couvrir la terre..."

" La Nouvelle-Angleterre des aïeux est en train de disparaître."

Puisque Anglais et Canadiens, c'est-à-dire tous les intéressés reconnaissent l'impossibilité d'une autre solution, la question est réglée... à moins qu'il ne survienne des événements imprévus.

On rencontre quelques anecdotes plaisantes dans le livre du R. P. Hamon. J'en prends une au hasard.

« L'évêque devait confirmer dans la paroisse de Swanton, et, selon sa coutume, il allait questionner les enfants sur la religion. Le R. P. Caur, tout radieux, lui présente une petite Canadienne, à l'œil vif, à la figure très intelligente.

« — Monseigneur, lui dit-il, voici un enfant qui sait son catéchisme à merveille, vous pouvez l'interroger, vous verrez comme elle saura vous répondre.

« — Eh bien ! mon enfant, dit l'évêque, si tu voyais une petite fille sur le point de mourir, et qui n'aurait pas été baptisée, que ferais-tu ?

« — ... Je braillerais, reprit aussitôt la fillette. Depuis cette réponse fameuse, le R. P. Caur n'a plus jamais vanté la science de ses enfants à l'évêque.

* * Il était écrit que je parlerais livres aujourd'hui.

Un autre ouvrage, d'un genre tout différent, vient de paraître : *Petit guide du chercheur de minéraux*, par H. de Puyjalon.

Ce livre arrive au bon moment, et ce n'est pas une mince qualité que de venir à point.

Il nous vient en pleine fièvre minière, alors que les capitaux devenus un peu inactifs, par suite de l'appauvrissement de nos forêts, semblent chercher un emploi dans l'exploitation des minéraux si nombreux de notre province.

Quelques chiffres prouvent que l'industrie minière progresse d'une manière remarquable.

En 1882 notre province ne produisait que 810 tonnes d'amiante, on en a extrait plus de 8000 tonnes en 1891. La production des phosphates s'élève maintenant à quatre cent mille tonnes de 64,000 qu'elle était en 1877. On produit quarante tonnes de fer par jour dans un seul haut-fourneau du Saint-Maurice. Le mica, le cuivre, etc., occupent beaucoup d'ouvriers, bref, partout on cherche de nouvelles mines.

Chercher est chose louable, mais pour le faire d'une manière utile et pratique il faut savoir comment.

C'est ce comment que M. de Puyjalon a trouvé.

L'auteur n'est pas un inconnu pour nous. Depuis près de vingt ans nous savions que, isolé sur la côte du Labrador, dont il est amoureux et qu'il a décrite comme il l'a vue, en amant passionné, il travaillait avec acharnement, étudiant nos minéraux, nos plantes, notre gibier et nos poissons, et c'est le résultat d'une partie de ses travaux qu'il nous donne aujourd'hui.

Modeste comme tous les vrais savants, il a su se faire petit pour être mieux compris, et c'est avec plaisir et utilité qu'on lit son livre.

Plus d'un qui ignore ce que contient son champ devra peut être un jour sa fortune au *Petit guide du chercheur de minéraux*.

* * La neige arrive peu à peu, bien qu'elle soit en retard cette année, et nous en aurons juste assez pour avoir de bons chemins demain, pour la grande nuit, la nuit immortelle de la naissance de l'Homme-Dieu.

C'est cil qui nasqui sanz péché :
C'est cil qui souffri attachié
Son cors en la crois et cloé,
C'est cil qui nasqui au né.

Au réveillon, les langues se délient, tout est joie dans les familles à l'aise—pendant que les pauvres jeunent et grelottent—les jeunes gens se font des confidences et, dans quelques mois, quand Pâques fleuries et la grande Pâques seront passées, les curés auront de la besogne, appelés qu'ils seront à bénir l'union des promis de Noël.

* * Ce ne sont pas les événements qui manquent pour servir à une et même à plusieurs chroniques ; le scandale de l'isthme de Panama dans lequel ont trempé des hommes politiques de tous les partis ; l'assassinat commis à Montréal par un jeune homme

appartenant à une famille honorable qu'il plonge dans la honte ; la mort subite de Slavin décédé brusquement au bout d'une corde, en expiation d'un crime ; l'infamie du misérable Tellier dit Lafortune qui a fait condamner un innocent, M. Marion, notaire, à trois ans de baigne, etc., mais l'espace me manque aujourd'hui.

Et puis, j'entends les cloches qui ne sonnent qu'une fois l'an, à l'heure où l'on a coutume de dormir ; laissons là les misères de la vie et chantons : Noël ! Noël !!!

Edmond Massicotte

CARNET DU "MONDE ILLUSTRÉ"

Le dessin encadrant la poésie de M. E.-Z. Massicotte, sur Noël, est de son jeune frère, M. Edmond Massicotte, dont le talent artistique se révèle de mieux en mieux.

En même temps qu'une couple d'articles inédits à l'occasion de Noël, nous sommes heureux de reproduire ici, sur le même attrayant sujet, un conte charmant de notre distinguée correspondante de Fall-River, Etats-Unis, madame Anna-M. Duval-Thibault. C'est une pièce naïve et douce que chacun se plaira à lire et relire.

PETITE POSTE EN FAMILLE.—*Chs A. G.*, Stanfold. — Reçu volume : il en sera parlé bientôt et justice rendue. Pas la moindre note ne m'est venue, par exemple. Fort du témoignage que vous me dites, on peut braver fièrement bien des mesquines jalousies.

F.-D. Renaud, Saint-Hyacinthe.—Faites voir cette physionomie de patriote, s'il vous plaît. Si la chose est praticable, nous publierons avec plaisir.

Le Nouvel Echo, bi-mensuel, à seize pages, abonnement, au Canada, une piastre par an : 8, rue de Saint-Petersbourg, Paris (France) ; voilà une gaillarde publication, bien parisienne et "excessivement fin de siècle." Les jeunes, qui ont leurs ambitions, même là-bas, s'en sont fait un canal d'écoulement pour leurs productions inédites. Malgré son ton à la bonne franquette, *Le Nouvel Echo* sait rester dans les limites du convenable. Sa rédaction, fraîche, vivante, active, spirituelle en diable, nous sert, à chaque quinzaine, un tas de choses du crû gaulois, c'est-à-dire bien propres à charmer les amateurs. Avis à ceux des nôtres que cela peut concerner. Et tous nos compliments aux jeunes Parisiens, *parisiennisant* qui claironnent ainsi allègrement sur le chemin de la conquête littéraire, leurs chants de route enfiévrés et enjôleurs.

Particulièrement remarqué et goûté le numéro 22, du 15 novembre dernier, avec la douce et entraînante poésie d'André Lénéka, les pimpants et coquets articles de Marcel Bernhardt, Alcanter de Brahm, Saint-Jean et Emile Strauss ; celui-ci surtout, comme il convient au directeur de la rédaction, et à son secrétaire aussi, du reste, M. de Brahm.

Allez-y de cœur, gentils confrères d'outre-océan : les jeunes littérateurs du Canada français sympathisent avec vous.—J. St.-E.

NOËL

(Voir gravure)

"Noël ! Noël ! fête sur terre et dans le ciel !" Quoi de plus propre à évoquer la joyeuse idée de cette universelle allégresse que le tableau exquis mis aujourd'hui en première page du MONDE ILLUSTRÉ ! Le peintre italien est de bonne école : son œuvre est de celles qui restent.

Le *bambino* charmant arrive au monde, dans le rayonnement de sa gloire, au sein de l'harmonie des concerts des anges, sous la voûte des cieux, accompagné des colombes de paix apportant la branche d'olivier, porté sur la robuste épaule des bergers et soutenu de la royale main des mages qui sont venus, du fond de l'Orient, pour l'adorer. Alleluia ! Gloire à Dieu au plus haut des cieux !

J. St.-E.

LES VIEILLARDS

Les vieillards sont des amis qui s'en vont, il faut au moins les reconduire poliment.

Laisser un vieillard heureux de sa vieillesse et fier de n'être plus jeune est un des plaisirs les plus délicats que puisse se donner un bon cœur.

Il faut traiter les vieillards avec un mélange d'égarde qui rappelle qu'il y a pour tout le monde dans le vieillard : un peu de père, un peu de magistrat, un peu d'enfant.

Il faut tromper les vieillards sur les approches de la mort, comme le fait la nature. Voyez un jeune homme et un vieillard planter des arbres : le jeune homme plante des arbres tout venus et déjà forts, et c'est déjà beaucoup qu'il les plante ; il n'a pas le temps d'attendre. Le vieillard n'est pas pressé, il plante de très jeunes arbres et dit : "Ça me fera un joli couvert dans vingt ans."

ALPHONSE KARR.

PRIMES DU MOIS DE NOVEMBRE

LISTE DES RÉCLAMANTS

Montréal.—Joseph Dandurand (\$5.00), 39, rue Seaton ; Delle F. Demers, 514, rue Sanguinet ; Joseph Lafleur, 716, rue St-Urbain ; Donat Beauchaine, 1316, rue Ste Catherine ; P. A. Broseau, 1094, rue Saint-Denis ; J. Giroux, 11, rue Fortification ; Delle Annie Lalor, 467, rue St-Hypolite ; Gélion Paquin, 149, rue Mont-Royal ; Tan réde Lemire, 44, rue Ste Elizabeth ; Joseph Vaudreuil, (\$3.00) 139, rue St-Laurent ; Alfred Leu, 6, ruelle Dorchester ; O. Gauthier, 298, rue Plessis ; Delle Floride Lépine ; 271, rue Fullum ; Delle Anna Lemire 277, rue Logan, C. H. St-Julien, 14, rue Fulford ; G. Quintal, 100, rue Craig ; Dame W. Longpré, 2627, rue Notre-Dame ; Dame J. R. D. Francœur, 185, rue St-Hubert ; Ernest Doray, 54, Marché Bonsecours ; Napoléon Bérubé, 19, rue Chatham ; Delle Blanche Barselou, 246, rue St-Hubert.

Québec.—F. Lortie, 278, rue St-Jean ; L. Philbert, rue St-Paul ; Honoré Roy, 115, rue St-Joseph, Saint-Roch ; Arthur Aubert, 416, rue Joseph, St-Sauveur ; Michel Métivier, 162, rue du Roi, St-Roch ; Alfred Bédard, 220, rue Ste-Marguerite, St-Roch ; Edmond Sancharin, 26, rue Bagot, St-Sauveur ; Jos. Grenier, 156, rue St-Olivier.

St-Vincent-de-Paul.—Amable Jourdain.

St-Hyacinthe.—Emile Daout, (\$50.00) prime réclamée après publication de la dernière liste.

Pointe St-Charles.—Dame Lebeau, 138, rue Schannon ; Charles Lord, 8, rue Chateauguay ; Napoléon Bouvier, 232, rue St-Charles ; Pierre Lacombe, 58, rue Manufacture.

St-Bruno.—F. X. N. Berthiaume.

Ottawa.—Edouard Aubé, 335, rue Cumberland.

Château Richer.—Dr Eugène Dick.

St-Scholastique.—F. Raymond.

Sorel.—Arsène Guibault.

Joliette.—Dame H. Coffin, (\$10.00).

St-Cunégonde.—Henri Girard, 139, rue Atwater ; Delle Laura LeBer, 152, rue Quésnel.

St-François, Beauve.—Arthur Ouellet.

Coches, N.-Y.—Germain Faure (\$15.00), 85, rue Remsen.

"Je suis convaincu du mérite de la Sarsepaille de Hood, après en avoir pris quelques doses seulement"—voilà ce que disent nombre de gens.



NOËL

Le décor est sublime en sa simplicité...

— Celui qui doit un jour donner ses lois au monde,
— Celui qui vient promettre à tous félicité,
— Celui qui vient détruire en nous le vice immonde.

Est né dans une étable, en une humble cité.
Il n'a pour lit qu'un peu de paille rude et blonde,
Et pourtant il sourit. Là-haut, l'immensité
S'entr'ouvre, et Jehovah—le Tout-Puissant—inonde

De lumière son Fils. *Alliclura ! bergers,
Esclaves, travailleurs et glèbe qui défriche,
Le voilà votre Dieu ; mais prosterne-toi, riche !*

Les biens matériels pour lui sont trop légers...
— Malheur à qui les aime, à qui ne s'en détache :
C'est le péché maudit ! c'est la suprême tache !

B. Massicot

UNE TOURNÉE DE L'ENFANT JÉSUS

CONTE DE NOËL



— ÉTAIT la veille de Noël.

Malgré les gros flocons de neige qui voltigeaient dans les airs et tombaient sur le sol, qu'ils recouvraient d'un blanc et froid tapis toujours grossissant, les rues étaient pleines de passants affairés qui allaient et venaient dans tous les sens en se croisant et se bousculant.

Parmi cette foule pressée et bruyante, on aurait pu remarquer un jeune enfant, merveilleusement beau, mais pauvrement vêtu, qui errait de rue en rue, et s'arrêtait, de temps en temps, pour frapper à quelque porte, apparemment dans le but de demander l'aumône.

Ce n'était autre que l'enfant Jésus qui, s'enuyant dans sa crèche solitaire à l'église, était sorti pour voir de plus près quelques-uns des enfants qu'il aimait tant.

Mais, comme il veut être aimé pour lui-même

et non pour ses dons, il avait jugé à propos de se déguiser en petit mendiant afin de ne pas être reconnu.

A peine sorti de l'église il avait été attiré vers une des maisons voisines par le bruit joyeux qui s'en échappait ; c'était comme un concert de voix et de rires enfantins.

— Il y en a là, des petits enfants ; allons les voir, pensa-t-il.

Il gravit les degrés du perron et sonna à la porte de cette maison qui était fort belle et devait appartenir à des gens riches.

Une servante vint lui ouvrir et fit d'abord la moue en voyant qu'elle s'était dérangée pour un simple petit mendiant ; mais Jésus leva vers elle un regard si doux qu'elle se sentit prise soudainement de pitié.

— Attends un peu, lui dit-elle, avec douceur.

Et elle s'en alla trouver la dame de la maison qui était en ce moment dans un riche salon où resplendissait un superbe arbre de Noël, autour duquel une joyeuse bande d'enfants s'ébattait avec des cris de joie.

— Madame, dit-elle, il y a à la porte un petit mendiant à la figure bien honnête, qui demande l'aumône.

— Faisons-lui une part de bonbons, à ce pauvre petit, s'écrièrent les enfants d'un commun accord et ils se mirent en devoir de remplir de friandises un beau sac rouge et or qu'ils remirent à la servante, tandis que la mère lui glissa dans la main plusieurs pièces blanches.

La servante alla porter ces dons à l'enfant Jésus qui les reçut avec un soupir, bien qu'il fût heureux de voir que la richesse n'avait pas endurci le cœur de ces enfants.

— Après tout, ce n'est pas leur faute, pensa-t-il, en descendant le perron sur les marches duquel s'amoncelaient de gros bancs de neige où s'enfonçaient ses petits pieds mal chaussés, ils n'ont jamais connu la misère et ne savent pas comment la soulager véritablement. J'aurais pourtant bien aimé les embrasser.

Dans la rue suivante, Jésus rencontra deux petits Italiens, jouant, un de la harpe, l'autre du violon.

Ils grelotaient de froid et leurs petits doigts engourdis pouvaient à peine faire résonner leurs instruments ; la souffrance et la faim se lisaient sur leur visage misérable.

Jésus se hâta de leur donner les friandises et les pièces blanches qu'il avait reçues, et après avoir senti le contact de sa main mignonne et rencontré le regard sympathique de ses yeux radieux, les petits musiciens ne sentirent plus le froid qui leur avait semblé si pénible quelques instants avant, et leur cœur se remplit de courage et d'espérance.

Jésus alla frapper ensuite chez une famille bourgeoise dont les enfants obtinrent de leur mère la permission de faire entrer le petit pauvre pour lui faire admirer leur arbre de Noël.

Ces bons enfants lui donnèrent à profusion des gateaux et des bonbons, et lui témoignèrent de mille manières, la pitié qu'ils ressentaient pour lui, le petit malheureux, qui n'avait jamais eu d'arbre de Noël. Pour leur faire plaisir, Jésus feignit de n'avoir jamais rien vu de si beau que leur arbre et leurs jouets, et serait resté plus longtemps si la mère ne lui eut dit en lui remettant un gros morceau de gâteau et un peu de monnaie :

— Tiens, petit, va porter cela à tes pauvres parents.

Jésus sortit alors, sans oser embrasser les bons petits enfants, comme il aurait voulu le faire.

Ayant frappé à une autre porte on le chassa en lui disant qu'on ne donnait jamais rien aux petits vagabonds. Jésus, le cœur bien gros, se dirigea vers le quartier le plus pauvre de la ville, dans l'intention de soulager quelque misère.

S'étant engagé dans une rue étroite et obscure, il faillit tomber sur le corps d'une petite mendicante qui gisait évanouie sur le pavé, ayant succombé à la faim et au froid, sans doute.

— Pauvre petite, murmura-t-il doucement, tu as assez souffert

Et, l'ayant baisée au front, il mit la main sur son cœur, qui cessa aussitôt de battre, et l'âme de l'enfant s'éleva, toute joyeuse, vers le ciel.

Jésus reprit sa marche solitaire. Enfin, il s'arrêta devant une maison pauvre d'apparence, et gravit les escaliers jusqu'aux mansardes. Il frappa à une porte, par la fente de laquelle sortait une faible lumière.

— Entrez dit une voix douce de femme, et Jésus entra.

Il se trouva dans une chambre bien mal garnie, mais très propre. Une femme, jeune encore, mais pâle et maigre, cousait avec acharnement près d'une table où brûlait une unique chandelle. Près du feu se tenait deux petits enfants, jolis, bien que délicats, qui regardaient Jésus avec leurs grands yeux étonnés.

— Que veux-tu, petit ? lui demanda la mère.

— La charité, pour l'amour de Jésus, répondit-il.

— Pauvre enfant ! je suis bien pauvre moi-même, dit-elle, je ne puis te donner grand-chose, mais viens toujours te chauffer et manger un morceau de pain.

Jésus, ravi de cette bonté chez une femme d'apparence si malheureuse, entra et alla s'asseoir près des deux enfants, avec lesquels il se mit à causer fraternellement, tout en mangeant de bon cœur le pain que la bonne femme lui donna.

Quand il eut fini de manger ce pain, l'aîné des

HISTOIRE DE NOËL

SOUVENIR DU SIÈGE DE PARIS

enfants lui apporta quelques bonbons au fond d'un sac de papier.

—Tiens, dit-il, mange cela aussi ; c'est la bonne voisine qui nous les a donnés ; nous en avons déjà mangé, nous, cette après-midi ; n'est-ce pas que c'est bon ?

—Oui, mange-les ; n'est-ce pas que c'est bon ? répéta le plus jeune, qui était l'écho fidèle de son aîné.

Il s'en fallait de beaucoup que ces bonbons fussent aussi recherchés que ceux du sac rouge et or que lui avait donné les enfants riches. Cependant, Jésus, le roi du ciel, les mangea et les trouva délicieux.

S'étant remis à causer avec les deux petits, il leur demanda ce qu'ils faisaient tous les deux près du poêle, avant son arrivée.

—Nous attendions l'enfant Jésus, qui doit venir ce soir, car c'est Noël, tu sais, dirent-ils ; il est bon, l'enfant Jésus, il aime les petits enfants, ajouta l'aîné.

—Oui, il aime les petits enfants, répéta le plus jeune, comme d'habitude.

—Moi aussi, je vous aime, dit Jésus, délicieusement ému. Je suis pauvre aujourd'hui, mais je serai riche et puissant un jour, et alors vous viendrez chez moi ; et vous verrez comme je vous recevrai bien.

—Mes chéris, il est temps de vous coucher, dit la mère, qui avait écouté en souriant ce discours. L'enfant Jésus ne visite que les enfants sages qui se couchent quand l'heure est venue.

—Et le petit garçon, maman, faut-il qu'il retourne au froid ? Oh ! laissez-le rester avec nous pour cette nuit, nous lui ferons une place dans notre petit lit. L'enfant Jésus lui apportera peut-être quelque chose, à lui aussi, s'il reste avec nous, mais dans la rue il ne saurait pas où le retrouver.

—C'est bon, mes enfants, le petit va rester, dit la mère, qui avait les larmes aux yeux.

Les enfants ayant fait leur prière, elle les coucha tous les trois dans le petit lit.

—Toi, tu vas coucher dans le milieu, dirent à l'enfant Jésus les deux petits. Tu auras bien plus chaud.

La mère les couvrit soigneusement de leurs vieilles couvertures rapiécées, et les petits garçons s'endormirent bientôt en entourant Jésus de leurs petits bras caressants.

La mère se remit à son ouvrage qu'elle se hâta de finir afin de pouvoir le porter au magasin ce soir-là et retirer le salaire qui lui était dû et dont elle avait grand besoin.

Quand elle eut terminé, elle en fit un paquet qu'elle se hâta de porter au magasin.

Elle revint au bout d'une heure avec quelques petits paquets qu'elle développa en souriant. C'étaient quelques jouets à bon marché qu'elle alla déposer dans les petites bottines rangées devant la cheminée. Il y avait part égale pour les trois enfants.

Puis s'agenouillant, elle pria longtemps, comme savent prier les pauvres, et s'étant couchée, elle s'endormit aussitôt pour rêver des rêves tout d'espérance et de bonheur.

Le lendemain, dès l'aurore, Jésus prit congé de la petite famille en les bénissant. Les enfants avaient envie de pleurer, mais Jésus les consola en leur promettant de revenir bientôt. Il emporta les jouets que la bonne mère lui avait achetés et les déposa dans la bottine d'une petite fille dont les parents, très pauvres, n'avaient pas osé faire la dépense des quelques sous nécessaires à l'achat d'un cadeau.

Le père crut que c'était la mère qui n'avait pu résister à la tentation de faire ce plaisir à leur enfant, la mère crut que c'était le père, et ils ne dirent rien, ni l'un ni l'autre, ne pouvant se résoudre à blâmer et n'osant pas approuver.

L'enfant Jésus retourna dans sa crèche où il se blottit, prêt à recevoir l'hommage des fidèles. Son divin cœur était satisfait.

MME ANNA DUVAL-THIBAUT.

Fa'l-River, Mass., Etats Unis.



'ÉTAIT en 1851, date fatalement historique, qui ouvrait, pour la dernière fois, les portes du Louvre aux dynasties impériales et royales.

Dans un appartement coquet de la rue des Martyrs, délicieux nid terrestre que l'amour transformait en Paradis, un jeune couple d'artiste vivait heureux et sans ambition, à l'aurore d'une renommée qui, malgré sa discrétion, jetait des rayons pleins d'espérance pour l'avenir.

Mariés depuis deux ans, ils avaient, dans ce sanctuaire de l'amour, rêvé la création d'un chef-d'œuvre humain, convaincus que le sacerdoce de la maternité, tout comme celui de l'artiste, s'enfermant pour créer son œuvre, a besoin de solitude, de sacrifice, de recueillement, d'amour.

Lui, travaillant comme un bénédictin, lui faisait une vie plus belle que le ciel ; Elle, de son côté, se sentant tant aimée, trouvait pour lui en son âme des caresses saintes et parfumées, comme celles que la brise emporte quand elle a baisé la rose.

Folie de grands enfants, me direz-vous, mais enfin grande et sainte folie qui fait la paix, la joie et le bonheur du foyer.

Lui, sculptait un buste d'enfant tel qu'il désirait son premier-né, et il transfusait dans le marbre les nobles qualités de son âme ; Elle, de ses doigts roses et effilés, travaillait à une délicieuse layette dans laquelle elle mettait tout son orgueil de future mère et toutes les suavités de son cœur, ne voulant pas, tel que le prêtre, que des mains profanes touchassent ces choses sacrées.

Enfin, ils désiraient un garçon, et, comme le moment allait devenir critique et solennel, toujours par un caprice de grands enfants, ils perdaient, depuis leur mariage, un petit bas de soie, la veille de Noël, dans l'âtre de la cheminée, afin de voir ce que le petit Jésus leur apporterait.

Or, comme nous étions à la fin de novembre, ils pensaient, cette année, à mettre, non un bas, mais un berceau, vrai bijou, près de la cheminée.

Quelques jours après, comme ils travaillaient tous deux, le soir, en rêvant à leur désir, une balle, passant par la croisée, frappa le mari à la tête. Il tomba le crâne fracassé....

C'était l'une des victimes du coup d'Etat du deux décembre !....

Le lendemain, on trouva la jeune femme folle, embrassant le cadavre de son mari, ayant donné le jour à un enfant mâle, qui serait mort si on n'était arrivé à temps. Elle fut enfermée dans une maison de fous, et l'enfant fut élevé par les parents du mari.

Les jours, les mois, les années se passèrent sans amener de changement dans l'état de la jeune femme, à laquelle on amenait d'abord l'enfant, puis l'adolescent, enfin le jeune homme, espérant par ce moyen lui faire recouvrer la raison. Au contraire, en le voyant, elle avait des accès furieux. Ce résultat était d'autant plus marquant que, soit caprice ou bizarrerie de la nature, ou plutôt effet de la volonté du créateur sur l'objet créé, tout comme le bloc de marbre devient entre les mains de l'artiste ce que le cerveau a pensé, l'enfant devenu homme ressemblait au buste travaillé par le père, buste qui n'était autre qu'une heureuse combinaison des traits virils du père unis à la figure fine et gracieuse de la pauvre mère.

Pour moi, je crois fortement et sincèrement à la possibilité de ce phénomène de la conception, surtout quand il est l'œuvre d'un grand cœur, d'une âme noble, d'une nature généreuse, d'un cerveau de feu. Nous en voyons des exemples dans l'ordre physique et moral. Ainsi, la tradition dit que le précurseur, saint Jean-Baptiste, tressaillit dans le sein de sa mère quand l'homme-Dieu, aussi dans le sein de la Vierge-mère, rendit visite à sainte Elizabeth

.....
Vingt ans se sont écoulés ; l'état de la malheureuse mère ne s'est pas amélioré, et l'enfant est tout à fait homme.

La guerre bienfaitrice de 1870-71 (je dis bienfaitrice tout en saluant respectueusement les morts tombés sur le champ de bataille) a balayé les immondices de la France, tout comme l'ouragan abat les branches mortes et desséchées qui empêchent la forêt de se développer et de croître ; toute la France est devenue un camp guerrier, et lui, le jeune homme, est aux avant-postes, sous les murs de Paris.

C'est la veille de la Noël 1871, Noël que les Parisiens célébraient comme de coutume, car malgré ses malheurs, ses épreuves, ses défaillances, Paris qui est l'âme du monde civilisé, n'oublie pas, quoi qu'on dise, ses traditions sacrées. Qu'on aille le voir le jour de la Toussaint, de la Noël, de Pâques, et on s'agenouillera avec lui devant une tombe, une crèche, une croix !

Dans la maison où est enfermée la pauvre mère, et pour distraire ses pensionnaires, le directeur a organisé un immense arbre de Noël où des centaines d'objets brillants attirent la curiosité des aliénés. Une musique douce, religieuse, mystique fait entendre des accords mélancoliques, derrière un rideau de verdure qu'illuminent, comme des étoiles, des verres de couleur. Dans chacune de ces lumières, on croit voir l'étincelle disparue du cerveau de ces pauvres malheureux.

Cette scène avait lieu dans le préau de l'établissement. Ce jour-là, la canonade avait été effrayante et meurtrière sous les murs de Paris. Il y eut beaucoup d'héroïsme, mais aussi beaucoup de morts et de blessés.

Vers neuf heures du soir, au moment où la fête égayait un peu tous ces attristés, un convoi de blessés fut dirigé sur l'établissement des fous, car, on se le rappelle, il y avait tant de blessés, qu'on formait des ambulances partout. Les blessés entrèrent dans le préau avant qu'on eut eu le temps de faire rentrer les fous chez eux. Parmi les blessés se trouvait un jeune soldat atteint à la tête d'un éclat d'obus et tout couvert de sang. Quand la pauvre folle que nous connaissons, agenouillée devant son bas qu'elle avait pendu aux branches de l'arbre de Noël, l'aperçut, une lumière étrange se fit dans son cerveau, elle porta la main à sa tête, comme pour se souvenir, et poussant un cri qui dut entr'ouvrir le cœur miséricordieux de la Mère de Celui que les anges et les bergers adoraient à Nazareth, elle prit le blessé dans ses bras, et l'étreignant dans une caresse maternelle qui l'étouffait d'amour, elle s'écria :

—Mon fils !....

En effet, c'était lui, blessé à la tête, comme son père, souvenir lointain qui, rappelant tout à la mère, l'avait aussi ramenée à la raison.... Et la musique douce, religieuse, mystique, continuait, pendant que le fils et la mère, dans une prière où ils mirent toute leur âme, entrevoyaient au fond d'une crèche un enfant blond et rose qui souriait.

Antoine P. Labat

Montréal, décembre 1892.

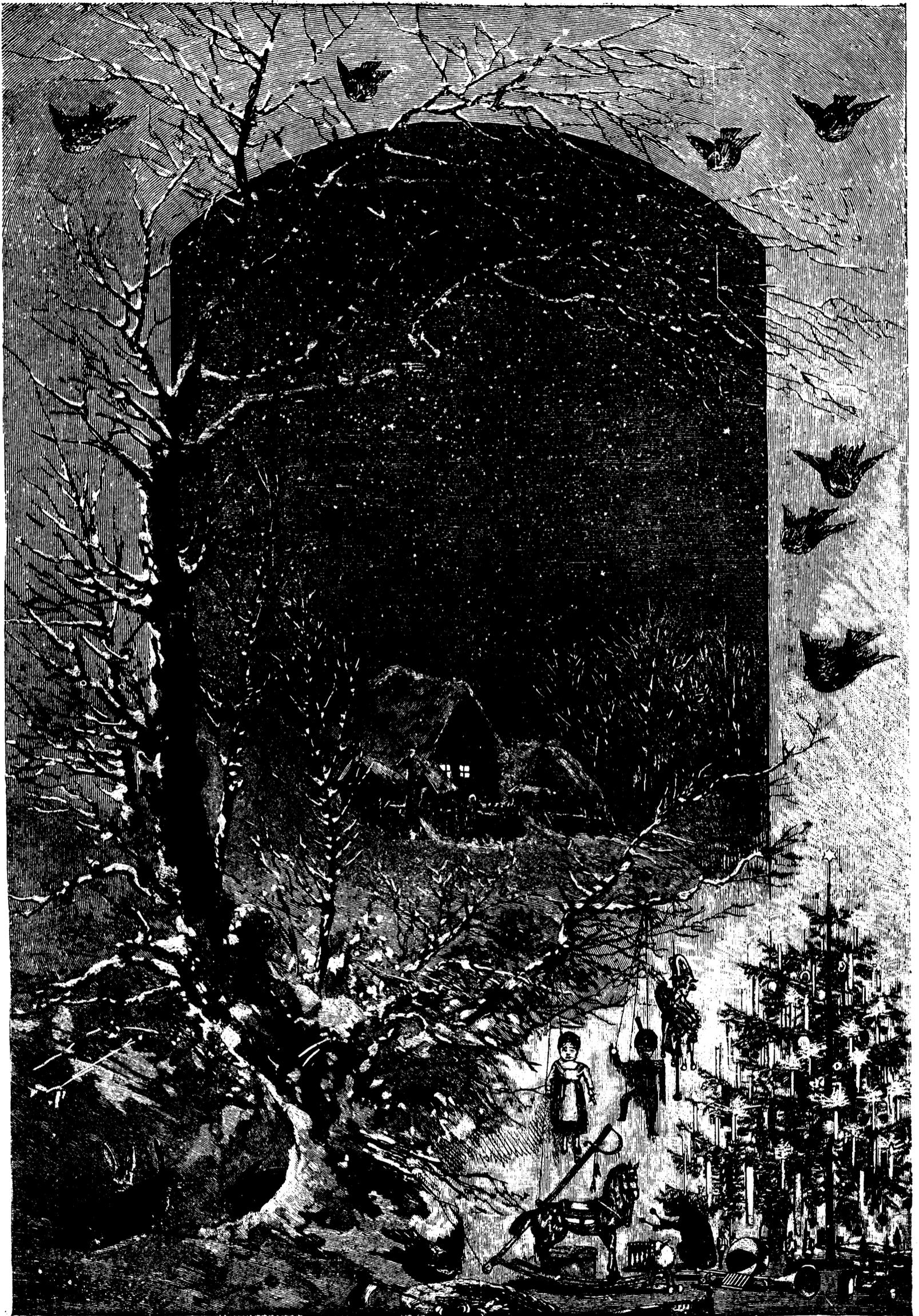
L'ARBRE DE NOËL

(Voir gravure)

Voici une bien jolie scène, toute domestique, celle-là, du saint jour de la Nativité. C'est l'exposition de l'arbre de Noël, aux pays où vit encore cette touchante coutume. Jusque dans la plus humble chaumière on a économisé pour procurer aux petits cet éblouissant festival, cette fête unique. A l'heure dite, le vert sapin se dresse dans la plus grande pièce de l'habitation, avec les traditionnelles bougies et les lanternes qui s'accrochent à ses branches comme des fruits étincelants, et l'étoile qui la surmonte. Et puis voilà qu'une bénédiction de fruits rares, sous forme de jouets de toute espèce, plus ou moins riches et recherchés, selon les moyens, apparaissent dans l'arbre enchanteré et s'offrent aux mains avides qui vont les cueillir.

Maintenant, au dehors, la tempête peut rager ; autour de la bonne bûche qui flambe dans l'âtre, toute la famille est bien heureuse, bien gaie, en l'honneur du petit Jésus qui naît au monde.

Pour ramener les âmes, le meilleur apostolat, c'est le travail à genoux. A genoux, vous êtes le maître, et Dieu est votre ouvrier.



LA NATIVITE A LA CAMPAGNE — L'ARBRE DE NOEL



LA GUERRE AU DAHOMEY — LE DRAPEAU FRANÇAIS HISSÉ SUR LE PALAIS DU ROI BEHANZIN.

NOËL

Du haut de sa tourelle grise
La vieille cloche de l'Église
Annonce par son joyeux bruit
Que bientôt va sonner minuit !
Elle nous dit : " Chrétiens, mes frères,
" Accourez offrir vos prières
" Au Fils du Seigneur Éternel,
" Avec moi répétez : Noël ! "

Noël, Noël, chant d'allégresse,
Que doit redire avec ivresse
Tout cœur qui croit en la bonté
Du Sauveur de l'humanité :
Celui qui, de l'obscur crèche,
Au genre humain répète et prêche,
Dans sa profonde humilité :
" Sauve-toi par la Charité ! "

En ce moment, où la misère
Nous étreint de sa dure serre,
Où tant de s'avres sont sans pain,
Où tant d'enfants disent : " J'ai faim,
Méditons la leçon du Maître ;
Aux indigents faisons connaître
Par le bien que nous leur ferons,
Que du Christ nous nous souvenons ! "

Donnons, sans même qu'on demande
Donnons, ainsi que le commande
Celui par qui fut apporté
Le doux nom de Fraternité !
Qu'en ce siècle, où l'horrible doute
Partout s'offre sur notre route,
Ce qu'en nous Dieu fit d'immortel
A pleine voix chante Noël !

L. D'EPISY.

NOËL !

SOUVENIR D'ENFANCE



NOËL ! Noël ? voici le saint
temps de Noël !

Qui donc peut prononcer
ou entendre ce mot sublime
de Noël sans voir, chez lui,
surgir comme par enchan-
tement, tout un monde d'i-
déel ?

Nos cœurs, en ce jour
solennel, sont remplis de
douces impressions et dé-
bordent de tendres sen-
timents.

Nous voyons avec une bien grande joie
s'éloigner l'Avent, temps de tristesse sainte et de
pénitence salutaire pour nous, pécheurs, et figure
sacrée des anxiétés et des impatiences religieuses
du genre humain attendant le Divin Réparateur.

Lorsque, chaque année, les mélodieux carillons
de nos temples se mettent en branle pour annoncer
la naissance du Sauveur aux fidèles fervents, leur
voix évoque en mon âme de bien doux souvenirs.

Il me semble entendre l'humble cloche de mon
village natal jetant aux alentours ses joyeuses notes.
Alors je me reporte, par la pensée, à ces jours heu-
reux de mon enfance, hélas ! rapidement écoulés
sous le toit paternel.

Oh ! quel bonheur je goûtais à pareille date !

Nous avions hâte, mon frère et moi, à cette nuit
solennelle, et souvent nous comptions les quelques
jours qui nous en séparaient. Quels n'étaient pas
nos efforts, t'en souvient-il, Hector, pour demeurer
bien sages afin d'obtenir de notre bonne mère la
faveur, pour nous à nulle autre pareille, de l'accom-
pagner à la messe de minuit ?

Je me vois de nouveau à la veille de ce Noël si
loin déjà. Le souper terminé, assis auprès de cette
chère maîtresse d'école, nous écoutions, attentifs,
ses explications sur le grand mystère qui allait
s'accomplir durant cette admirable nuit. La lec-
ture de la fable accoutumée faisait place ce soir là
à de plus longues leçons de catéchisme. Ce petit
sacrifice, nous le faisons volontiers et nous savions
conserver nos esprits dociles. Notre maman, tout
absorbée qu'elle était dans sa lecture, ne pouvait
s'empêcher de sourire à nos réparties quelquefois
naïves. Alors elle déposait sur nos fronts can-
dides un tendre baiser, preuve manifeste de son
amour extrême pour la sainte vertu d'innocence :
ainsi faisait autrefois saint Léonide lorsqu'il ap-

prochait avec respect ses lèvres de la poitrine de
son fils sommeillant paisiblement, car le cœur pur
d'Origène était pour lui comme le tabernacle du
Saint-Esprit.

Le timbre du vieux cadran avait à peine sonné
sept heures que nous montions, soumis, nous mettre
au lit, une demi-heure plus tôt que de coutume,
afin de nous mieux reposer. " Papa, n'oublie pas
de nous éveiller pour la messe de minuit ! " telle
était notre dernière parole après avoir souhaité le
bonsoir à nos bien-aimés parents.

Mais, nous ne pouvions nous jeter de suite dans
les bras du bienveillant Morphée. Nous allions
encore, à plusieurs reprises et tour à tour, inter-
rompre notre papa occupé dans son cabinet de tra-
vail, lui recommandant chaque fois de ne pas nous
oublier. Grande était notre inquiétude, nous
craignions tant, malgré ses promesses réitérées,
qu'il nous laissât dormir, comme les années précé-
dentes alors qu'il valait mieux pour nous de ne
pas aller à cette solennité nocturne. Ce jeu ne
cessait que lorsque, fatigué, notre père nous disait
de sa grosse voix : " Si vous descendez encore une
seule fois, je vous oublierai ! " Il n'en fallait pas
moins pour mettre un terme à nos instances.

Comment ne pas nous amener, nous avions été
si raisonnables. Aussi dès qu'on nous avait éveil-
lés, nous mettions la meilleure volonté du monde,
avec l'aide de notre bonne, toute surprise, pour
faire notre toilette, opération en d'autres temps
très orageuse. Un instant, et nous étions prêts.

Que nos parents nous paraissaient lents à se
préparer ! Notre impatience ne pouvait se conte-
nir, tant il nous tardait d'aller à l'église. Souvent
nous entr'ouvrons la porte et nos oreilles étaient
frappées par le bruit que faisaient les chevaux en
piétinant et hennissant. Dans leur ardeur, n'é-
taient-ils pas aussi impatients que nous de partir ?

Enfin, les premiers nous sautions dans la grande
carriole rouge. " Voyons, petits, s'écriait notre
papa, il fait froid, mettez-vous sous les fourrures ! "
Nous obéissions sans dire mot, quoique ce fût à
notre déplaisir. Les chevaux partaient au grand
trot et sans rien voir nous entendions les siffle-
ments du fouet, le bruit des patins du sleigh sur
la neige durcie. La position était-elle tenable
pour des bambins tapageurs qui aimaient à tout
voir ? Je m'écriais à pleins poumons :

— J'étouffe, papa, j'étouffe !

— Moi aussi ! répétait mon frère cadet.

— Oh ! les enfants ! disait-on, et on nous plaçait
sur le devant du traîneau avec Joseph, le bon do-
mestique.

C'était le comble de la joie. J'aimais à voir
jaillir la vapeur des naseaux des rapides coursiers.
Je regardais avec étonnement le beau ciel étoilé
faisant cortège à la reine des nuits. Et le petit
frère, avec la curiosité naïve de l'enfance, mon-
trant de sa petite main la lune échanrée, deman-
dait à notre mère :

— Pourquoi, maman, le bon Dieu a-t-il placé si
haut cette moitié de biscuit ?

— Tu le sauras quand tu iras à l'école, répondait
notre mère, toute souriante.

N'était-ce pas là un moyen comme un autre de
lui inspirer le désir d'y aller bientôt ?

Les longues files de piétons se dirigeant vers le
temple sacré attiraient aussi notre attention. Les
capuchons des fermiers, surtout, nous égayaient
beaucoup. C'étaient pour nous autant de petits
clochers ambulants qui allaient s'abaisser humble-
ment devant le grand clocher doré de l'église et
celui-ci, en signe de satisfaction de leur hommage,
faisait entendre les tintements lents et réguliers
de son unique cloche.

Quel magnifique spectacle nous offrait, en en-
trant, la petite nef étincelante. Nous ouvrons
tout grands les yeux pour contempler ces milliers
de bougies qui ornaient les saints autels, les lustres
brillants dans les cristaux desquels se jouaient des
reflets lumineux.

Nous ne pouvions rassasier nos oreilles des
douces mélodies de Noël !

Dans ma joie, je me permettais de dire à l'o-
reille de ma mère :

— J'ai bien hâte de me mettre au chœur avec
les autres petits garçons que je vois là-bas."

— Quand tu seras grand, mon enfant, tu t'y
mettras.

— Ah ! je vais m'empresser de grandir . . .

La célébration de la sainte messe terminée, te-
nant notre pieuse mère par la main, nous allions
voir le petit Jésus. Près de sa jolie crèche de
paille, nous balbutions cette courte prière que
notre bonne mère nous avait apprise sur ses ge-
noux : " Petit Jésus, faites-moi la grâce d'être
bien sage et d'aimer toujours mes tendres parents." Puis, nous mettions soigneusement dans le tronc
la monnaie que notre papa nous avait donnée.
Nous en étions récompensés au centuple lorsque ce
bon petit Jésus venait, au premier de l'an, nous
apporter pour étrennes des jouets superbes et d'im-
menses pyramides de dragées.

Nous attendions durant une longue semaine, il
est vrai, mais en retour nous trouvions que ce
généreux Jésus, pour une seule monnaie, en don-
nait beaucoup plus que le marchand voisin.

Le premier de l'an une fois passé, nous sou-
haitions de grand cœur voir arriver le jour de
Noël suivant.

En est-il encore de même aujourd'hui ? Non,
oh ! non. Les années nous ont faits plus sé-
rieux ; nous avons conscience, maintenant, que le
temps s'enfuit avec une assez vertigineuse rapidité
sans que nous désirions sa course plus rapide. Mais
il n'en demeure pas moins vrai de dire que le temps
de Noël est un des plus joyeux de l'année.

JACQUES BEAUMONT.

UN VŒU



Je me souviendrai toujours de
l'excessif sentiment d'ad-
miration que faisait naître
en moi la présence de M.
Louis. Je n'ai jamais ren-
contré de ma vie un jeune
homme aussi parfaitement
beau, et pour vous donner
une idée de cette beauté il
me faudrait être plus ha-
bile photographe.

Il était grand, robuste...

Je dirai encore cependant que sa figure était
ovale, son teint rose ; ses yeux étaient bleus et
doux comme des yeux d'enfant ; ses longs cheveux
aux reflets d'or pâle en roulant inondaient ses
épaules et sa poitrine. Le sourire venait souvent
sur ses lèvres, et ses traits exprimaient les heu-
reuses dispositions de son âme. . . . Car l'âme de
M. Louis était belle comme l'âme de l'enfant.
Sensible à l'excès, porté à la compassion et au
bien, il suivait les saintes inspirations d'en haut.
Jamais je n'avais vu cet ami d'élite refuser au
pauvre qui lui tendait la main ; jamais je ne l'a-
vais entendu prononcer une parole amère, une pa-
role qui eût pu faire de la peine au prochain.

C'était quelques mois après sa sortie d'une haute
maison d'éducation, où il avait puisé toutes ses
vertus. Que n'eût-il conservé pour refuge les murs
de son *Alma Mater* ! Que n'eût-il toujours eu pour
compagnons ses pieux confrères d'étude ! Mais le
monde est rempli de miasmes qui déposent les
germes des vices dans les âmes les plus pures.
Lié à des amis corrompus et plus âgés que lui,
fasciné par les flatteries mondaines qu'il enten-
dait répéter chaque jour, il devint orgueilleux de
lui-même, de sa beauté au point que cet orgueil
lui inspira du dégoût pour ses devoirs, et amoind-
rit une à une les vertus que l'on admirait en lui.

Ah ! s'il avait entendu ces sublimes et convain-
cantes paroles que le Père Lacordaire adressait à
un de ses chers élèves dont la vanité le faisait
trembler : " Vous êtes vain, mon cher ami, vous
vous plaisez dans les choses qui paraissent ; vous
aimez votre groom ; vous souhaitez d'être beau
garçon et remarqué ; vous êtes fier de votre
blessure ; vous êtes enfin un petit animal pétri d'une
foule de genres d'orgueil qui vous sont tellement
naturels que peut-être vous ne les remarquez même
pas. Personne donc plus que nous n'a besoin de
s'humilier et d'être humilié. Vous voyez comme
je vous parle. Hélas ! c'est que je vous aime et
que je voudrais souffrir beaucoup pour vous donner
l'amour de Dieu."

Et ces autres reproches que ce saint père faisait si charitablement à un de ceux qu'il aimait comme ses enfants : " Je suis toujours étonné de l'empire qu'exerce sur vous la vue de la beauté extérieure et du peu de forces que vous avez pour fermer les yeux. Je vous plains bien de votre faiblesse, et je l'admire comme un grand phénomène dont je n'ai pas le secret. Jamais, depuis que j'ai connu Jésus-Christ, rien ne m'a paru assez beau pour le regarder avec concupiscence. C'est si peu de choses pour une âme qui a vu Dieu une seule fois et qui l'a senti."

Il eût peut-être été temps d'enrayer le mal, mais l'orgueilleux s'obstina en dépit des bons conseils de ses parents. Il lui fallait d'autres plaisirs que ceux qui avaient rempli son existence et fait son bonheur : ses amis étaient là pour les lui procurer, et dans les jeux, les danses, dans cette effervescence des passions il perdit tout, jusqu'à la foi au Dieu qu'il avait tant aimé. Sa figure n'exprimait que la fatigue, l'inquiétude et le remords ; sa beauté n'existait plus : elle s'était fanée en moins d'une année. Il était devenu malheureux au point que, lassé de la vie, il souhaitait mourir, lorsqu'une maladie grave le cloua sur son lit, où le veillant et le soignant tendrement, ses parents essayèrent en vain de le ramener à de meilleures idées.

C'était vers la fin de l'année... Mais il y avait au fond d'un cloître une créature vouée au Seigneur, qui suppliait pour le pauvre pécheur et implorait la miséricorde divine sur lui. Un vœu ainsi conçu, vœu formé chez les Religieuses du Précieux-Sang, lui était adressé : " Divin Enfant de Noël, Toi qui fais, par la vertu de ton sang, les heureuses années et la sainte vie, accorde aux amis de ta gloire et aux âmes qui honorent ce Sang-Précieux, une année dont tous les instants composent une chaîne ininterrompue de bénédictions ! Que nous cheminions tous allègrement à ta suite, et qu'au terme du pèlerinage terrestre, nous nous rencontrions dans ton amour pour bénir à jamais ton Sang qui nous a valu le ciel."

En le lisant devant sa mère qui le lui remet, pleine d'espérance, le malade penche la tête, son âme s'émeut, de pieux sentiments y renaissent et des larmes abondantes coulent de ses yeux affaiblis. Il reste seul avec lui-même...

Après quelques heures il se sent mieux et fait appeler ses parents : " Dieu a écouté le vœu des saintes Epouses du Précieux Sang, leur dit-il ; Dieu n'a pas été insensible à la voix qui s'élevait des murs de cet austère monastère en faveur d'un pauvre dévoyé du malheur de qui ces bonnes Sœurs avaient comme un pressentiment. Combien je bénis le Seigneur, et bénissez-le pour moi, mon père et ma mère bien aimés, car il m'accorde en ce jour la surabondance de ses grâces. Quel malheur ai-je eu d'abandonner le bien, d'oublier les douces joies d'un bon chrétien pour préférer les vains plaisirs que des amis pervers m'offraient. Et voilà qu'avec de nouveaux sentiments de repentir et d'amour, je sens que je reviens à la santé. Comme je vais aimer Dieu, maintenant, et le servir pour ne plus jamais l'abandonner ! "

Telle est l'histoire de celui qui devint mon ami et qui ne survécut que deux ans à sa conversion, mais prouva la sincérité de ses regrets en menant une vie aussi belle qu'avant sa chute, mais plus pénitente.

En conversant du passé, que de fois il s'écriait avec des larmes d'attendrissement et de bonheur : " O vous à qui s'intéresseront les religieuses du Précieux-Sang, si vous êtes pécheurs espérez, votre conversion est proche."

Je souhaite à tous ceux qui souffrent de ressentir les doux effets de cet appel de secours des adoratrices privilégiées, qui ouvrent le ruisseau des miséricordes infinies de Dieu et font pleuvoir sur la terre la rosée du ciel.

AUGUSTIN LELLIS.

Pensée profonde mais juste d'un propriétaire d'immeubles :

" Quand on veut être décoré par un gouvernement, il faut le louer ; mais quand on veut louer un appartement, il faut le décorer ! "

NOTES & FAITS



Poids et mesures utiles

Une pinte de farine pèse une livre ; une pinte de maïs pèse 18 onces ; une pinte de beurre mou pèse 14 à 16 onces ; une pinte de cassonade pèse de 1 lb. à 1½ lb. ; une pinte de sucre blanc pèse 1 lb. ; dix œufs moyenne grosseur pèsent 1 lb. ; une cuillerée à soupe de sel pèse 1 once ; huit cuillerées à soupe (de liquide) font une roquille ; deux roquilles font un demiard ; soixante gouttes font une cuillerée à thé ; quatre cuillerées à soupe font un verre à vin ; douze cuillerées à soupe font une tasse à thé.

Faire une croix à la cheminée

Il est à peu près sûr que ce dicton nous vient des Romains.—Ils avaient l'habitude de faire à l'âtre du foyer une marque blanche pour les jours et les événements heureux ; et une marque noire, pour les jours et les événements néfastes.

Comme cette marque blanche se faisait avec de la craie, et que par suite de la conquête romaine, les Gaulois devinrent à moitié Romains, ils eurent beaucoup des mêmes coutumes.

A cette époque, on écrivait " croye " pour " craie " ; ils devaient donc exprimer ce proverbe de cette manière.

Il faut mettre la croye à la cheminée. Au reste, cette marque consistait en une croix.

Câbles sous-marins

Le monde civilisé possède actuellement 1,168 câbles sous-marins, s'étendant sur une longueur de 140,344 milles marins (le mille vaut 1,852 mètres). De ce nombre, 288 câbles, avec un développement de 125,804 milles appartiennent à des compagnies privées. Le restant, soit 880 câbles, est la propriété des Etats, en tête desquels vient la France avec une longueur de 3,400 milles pour 64 câbles. La Norvège compte le plus grand nombre de câbles (255), avec un développement de 248 milles seulement. L'Angleterre possède 115 câbles, dont la longueur est de 1,588 milles. Les autres puissances possèdent des câbles en proportions moindres.

La reine et le bûcheron

La reine régente, de Madrid, a raconté, ces jours passés, à table, une bonne histoire dans laquelle elle a joué un rôle, en compagnie de sa belle-sœur, l'infante Isabelle.

La reine et l'infante étaient allées faire une promenade en voiture aux environs de Madrid.

On connaît la campagne de Madrid. Rien n'est plus désolé. D'ailleurs, peu de routes. Une grande monotonie d'aspect. De très rares points de repère.

Au bout de deux heures de cette triste promenade, la reine donna l'ordre à son cocher de rentrer. Alors celui-ci, qui depuis quelque temps déjà paraissait manifester une vive inquiétude, dut déclarer qu'il avait perdu son chemin.

Heureusement, au détour d'un sentier, le cocher aperçut un pauvre bûcheron qui, rendu de fatigue, son fagot à ses pieds, s'était assis sur un tertre pour se reposer un peu.

—Eh ! brave homme ! la route de Madrid !...

—Je vous l'indiquerai si vous voulez me porter dans la voiture.

—Vous voulez rire ?

—A votre aise ! si vous ne me prenez pas avec vous, je ne vous indiquerai pas la route.

Dona Christine intervint.

—Eh bien, mon ami, j'accepte. Attache ton fagot derrière la voiture et monte sur le siège.

Et le bûcheron de dérouler une corde, d'attacher

son fagot, puis de grimper à côté du cocher. Et en avant !

Bientôt on aperçut les premières maisons de Madrid.

Le bûcheron voulut descendre. Son logis n'était pas loin de là. Il le regagnerait plus facilement à pied.

—Eh bien, descends, fit la princesse Isabelle. Demain, tu viendras au palais, et tu demanderas à parler à la reine et à l'infante Isabelle.

Le bûcheron écarquilla les yeux. Il avait compris. Et enlevant son bonnet, il le roula, tout interdit, entre ses doigts, et ne détacha ses regards de la voiture que lorsqu'elle eut complètement disparu.

Un avocat a bien plus de chance qu'un autre de gravir l'échelle sociale, puisque le barreau est à sa disposition.

NOUVELLES A LA MAIN

On parle, dans un salon, d'un banquier qui a une réputation d'avarice bien établie.

—Il est charmant, très intelligent, brave, instruit ; bref, il a tout pour lui.

—Parfaitement ! Et rien pour les autres.

**

Un gendre exquis, Balandard.

—Dès que ma belle-mère sera souffrante, raconte-t-il j'appellerai deux médecins.

—Pourquoi deux ?

—Le premier pourrait la rater !

**

M. Prudhomme envoie son fils chez un ami influent :

—Il te recevra très bien : tu lui diras que je suis ton père, et si tu le trouves nécessaire, tu ajouteras que tu es mon fils.



M. CHS. N. HAUER

De Frederick, Md., a souffert terriblement durant dix ans et plus, d'abcès et de plaies continuelles à la jambe gauche. Il dépérissait et devenait maigre et faible, et se voyait contraint de se servir d'une canne et d'une béquille. Tout ce qu'on peut imaginer de médication lui fut appliqué, sans résultat satisfaisant, jusqu'à ce qu'il commençât à prendre de la

SARSEPAREILLE DE HOOD

qui produisit une entière guérison. M. Hauer est en parfaite santé à présent. Des détails complets sur son cas seront envoyés à tout ceux qui s'adresseront à

C. I. Hood & Cie, Lowell, Mass.

Les PILULES DE HOOD sont les meilleures à prendre après dîner. Elles aident la digestion, guérissent du mal de tête et de la bile.

LAPRES & LAVERGNE

PHOTOGRAPHES

360, ST-DENIS, MONTREAL

M. J. N. Laprés appartenait autrefois à la maison W Notman & Fils.—Portraits de tous genres et à prix coûtant.—Téléphone Bell, 72

NE PEUT S'EMPECHER

"Je ne puis m'empêcher," écrit M. Robert George Watts, M. A., M. D., M. R. C. S., Albion House, Quadrant Road, Canonbury, N. London, Angleterre, "de témoigner de l'efficacité de l'Huile de St. Jacob dans les cas de rhumatisme chronique, sciatique et névralgie."

Pendant la présente saison, il a été reçu à Montréal et dans les autres ports du golfe St. Laurent 626,000 tonnes de charbon de la Nouvelle-Ecosse.

POUR PREVENIR LA GRIPPE

Ou quelqu'autre épidémie du genre, le sang doit être tenu en parfaite condition. Si vous vous sentez apesanti ou fatigué le matin, ne négligez pas cela. Soignez-vous tout de suite. Prenez la Sarsapareille de Hood, qui donne de la force, purifie le sang et prévient la maladie.

LES PILULES DE HOOD guérissent les maladies du foie, la jaunisse, la bile, le mal de tête, la constipation.

LA LOTERIE MONT-ROYAL

Les agents de cette loterie n'ont pas à s'alarmer d'aucune menace de poursuite d'ou qu'elle vienne. Ces menaces ne sont qu'un truc grossier pour détourner notre clientèle au profit d'une autre loterie.

L'administration de la Loterie Mont-Royal a pris les moyens de se protéger, et défendra ses agents comme elle l'a toujours fait.

La conduite de l'Association Saint-Jean-Baptiste et de ses commissaires ne peut rien gagner à ce jeu indigne qui leur enlèvera beaucoup de sympathie.

Nous ne nous laisserons pas intimider et cette persécution ne fera qu'augmenter notre clientèle.

LES ADMINISTRATEURS DE LA LOTERIE MONT-ROYAL

UN BREUVAGE DELICIEUX ET FORTIFIANT

Le chocolat Menier.—Apprenez à bien faire une véritable tasse de chocolat en envoyant votre adresse à C. Alfred Chouillou, Montréal, et vous recevrez un échantillon gratis, avec mode d'emploi.

SAVEZ-VOUS POURQUOI

Nos ventes augmentent toujours tous les ans ? C'est que nous ne vendons que de bons meubles, solides et élégants. Nous vendons argent comptant et nous accordons un escompte de 10 p.c. sur toute vente au-delà de \$10.00.

RENAUD, KING & PATTERSON MEUBLES & LITERIE

Gros et Détail 652, Rue Craig, 652

P.S.—Embellage gratis et escompte spécial aux acheteurs hors de Montréal.

LA

LOTTERIE DU PEUPLE

La seule autorisée par la Législature de Québec.

GRAND PREMIER MARDI, LE TIRAGE 27 DECEMBRE 1892

PRIX CAPITAL \$3,750 POUR LES Billets de 25 cts

PRIX CAPITAL \$1,500 POUR LES Billets de 10 cts

LISTE DES LOTS

POUR BILLETS DE 25c

Table listing lot values for 25c tickets, including 1 Lot valant \$3,750.00 and 500 do 2.50.

LOTS APPROXIMATIFS

Table listing approximate lot values for 25c tickets, including 100 Lots valant \$6.25 and 3134 Lots valant \$13,185.00.

POUR BILLETS DE 10c

Table listing lot values for 10c tickets, including 1 Lot valant \$1,500.00 and 500 do 1.00.

LOTS APPROXIMATIFS

Table listing approximate lot values for 10c tickets, including 100 Lots valant \$2.50 and 999 do .50.

3134 Lots valant \$5,274.00

Les demandes des billets seront reçues jusqu'à neuf heures le jour même du tirage. Toute demande par le courrier parvenant le jour même du tirage est appliquée au tirage suivant.

Les noms des gagnants ne sont pas livrés à la publicité sans une autorisation spéciale.

Bureau principal: 78, rue St-Laurent P. O. Boite 987. MONTREAL Ed. C. LALONDE, Gérant

On demande des Agents.

DEMANDEZ A VOTRE ÉPICIER LE CÉLÈBRE

CHOCOLAT MENIER

Ventes Annuelles dépassent 33 MILLIONS de Livres. Écrire pour Échantillons gratuits à C. ALFRED CHOUILLOU, Montréal.

DRS MATHIEU & BERNIER

Chirurgiens-dentistes, coin des rues du Champ-de-Mars et Bonsecours, Montréal. Extraction de dents par le gaz ou l'électricité. Dentiers faits avec ou sans palais. Restauration des dents d'après les procédés les plus modernes.

LES CAUSERIES FAMILIÈRES

52 NUMÉROS PAR AN 24 Gravures coloriées, 15 Patrons découpés, 12 Planches de patrons et broderies. Modes pratiques, savoir-vivre, partie littéraire morale et soignée. \$4.00 PAR AN

Edition noire à \$2.40, avec 12 gravures coloriées et 15 patrons découpés. \$3.20 par an, à l'étranger.

Directrice: Mme LOUISE D'ALQ, 4, rue Lord-Byron, Paris Abonnements reçus au Monde Illustré.

LA MACHINE A TRICOTER A UNE PIASTRE

Ayez l'œil à ceci Demandez-la à votre agent de machines à coudre ou bien envoyez un timbre-poste de 3 cents pour obtenir des détails et une liste des prix. Cela vaut \$2.00. S'adresser à GREENMAL BROS Manuf., Georgetown, Ont

J. EMILE VANIER (Ancien élève de l'École Polytechnique) INGÉNIEUR CIVIL, ARPENTEUR 107, rue St-Jacques, Royal Building Montréal

Demandes de Brevets d'Invention, marques de commerce, etc., préparées pour le Canada et l'Étranger

ATTRACTION sans PRÉCÉDENT

Plus d'un quart de million distribué



Compagnie de la Loterie de l'Etat de la Louisiane

Incorporée par la Législature pour les fins d'éducation, de charité, et ses franchises d'actes, être partie de la présente constitution de l'Etat en 1878, par un vote populaire écrasant.

Laquelle expire le 1er Janvier 1893

Les Grands Tirages Extraordinaires ont lieu semi-annuellement (Juin et Décembre) et les Grands Tirages Simples ont lieu mensuellement les six autres mois de l'année. Ces tirages ont lieu en public, à l'Académie de Musique, Nouvelle-Orléans, La.

Nous certifions par les présentes que nous surveillons les arrangements faits pour les tirages mensuels et semi-annuels de la Compagnie de Loterie de l'Etat de la Louisiane que nous gérons et contrôlons personnellement les tirages nous-mêmes et que tout est conduit avec honnêteté, franchise et bonne foi pour le plaisir des gens; nous autorisons la Compagnie à se servir de ce certificat avec des facsimiles de nos signatures attachés dans ses annonces.

Handwritten signatures of J. A. Ench and M. A. Habelle

Commissaires

Nous, les sousignés, Banques et Banquiers, paierons tous les prix gagnés aux Loteries de l'Etat de la Louisiane qui seront présentés à nos caisses.

R. M. W. Himsley, Prés. Louisiana National Bk Jno. S. Connor, Prés. State National Bk A. Baldwin, Prés. New Orleans National Bk Carl Kohn, Prés. Union National Bk

Le tirage mensuel de \$5 aura lieu

à l'ACADÉMIE DE MUSIQUE, NOUVELLE-ORLÉANS.

MARDI, 10 JANVIER 1893

PRIX CAPITAL - - \$75,000

100.000 BILLETS DANS LA ROUE

LISTE DES PRIX

Table listing prizes for the \$75,000 lottery, including 1 PRIX DE \$75,000 est. \$75,000 and 500 PRIX DE \$40 sont. \$20,000.

PRIX APPROXIMATIFS

Table listing approximate prizes, including 100 PRIX DE 100 sont. \$10,000 and 100 PRIX DE 4 sont. \$4,000.

PRIX TERMINAUX

Table listing terminal prizes, including 1,998 PRIX DE 20 sont. \$39,960 and 434 prix se montant à \$265,460.

PRIX DES BILLETS:

Le billet \$5; Deux centième \$2; Un centième \$1; Un dixième 50c; Un vingtième 25c.

Prix pour les clubs: 11 billets complets ou leur équivalent en fractions de billets pour \$5.

Tarifs spéciaux pour agents reçus partout IMPORTANT.—Envoyez tout argent par l'Express à nos frais pour tout envoi de pas moins de cinq piastres pour le quelles nous paierons tous les frais, et nous payerons les frais d'express sur BILLET et LISTES DES PRIX envoyés à nos correspondants.

Adressez: PAUL CONRAD, Nouvelle-Orléans

Donnez l'adresse complète et faite la signature lisible

Le congrès ayant dernièrement adopté une loi prohibant l'emploi de la malle à TOUS les États nous nous servons des compagnies d'Express pour recevoir de nos correspondants et pour envoyer les listes de prix. Les listes officielles des prix seront envoyées sur demande à tous les agents locaux après chaque tirage, en n'importe quelle quantité, par express, FRANCHES DE PORT.

ATTENTION.—La charte actuelle de la Loterie de l'Etat de la Louisiane, qui forme la Louisiane et une partie de la constitution de cet Etat n'expire que le premier janvier 1893.

Il y a un grand nombre de projets inférieurs et malhonnêtes sur le marché; des billets de loterie sont vendus par des gens qui reçoivent des commissions énormes; les acheteurs doivent donc être sur leur garde et se protéger en insistant pour avoir des billets de la Loterie de l'Etat de la Louisiane et pas d'autres s'ils veulent avoir la chance annoncée de gagner un prix.

LES MANGEURS DE FEU

LES BATTEURS DE BUISSONS

Première Partie

DICK LE CANADIEN

“Transporter une grosse somme d'argent, lui dis-je, est toujours, vous le savez, une chose dangereuse dans le buisson. Si les maraudeurs, convicts, batteurs d'estrades et autres, nous voient partir à plusieurs, sans escorter un wagon de marchandise, ils en concluront que nous sommes chargés de valeurs beaucoup plus précieuses, et ils nous suivront à la piste, nous tendant des embûches chaque fois qu'ils en trouveront l'occasion. Il ne se passera guère de jour sans que nous ayons à soutenir quelque assaut, et, à mesure que nous avancerons, leur troupe s'augmentera de tous les mauvais garnements qu'elle rencontrera, et Dieu sait si le nombre en est grand. Je ne parle pas des indigènes, qui sont toujours prêts à se joindre à eux pour faire un mauvais coup ; enfin, il n'est pas sûr que nous puissions atteindre le terme de notre voyage, tandis que, si je me mets seul en route avec mon mulet, en ne laissant rien transpirer de la mission que vous m'aurez confiée, j'aurai l'air simplement de commencer une de mes saisons de chasse habituelles, et, comme tous ces bandits savent qu'il ne fait pas bon de me troubler dans mon petit trafic de trappeur, ils s'écarteront, au contraire, de mon passage, ne jugeant pas que quelques pelleteries qu'ils pourraient me voler vailent la peine d'affronter mon vieux rifle canadien.” Le négociant goûta fort mon idée et me laissa libre de l'exécuter. Il fut convenu que je ne le reverrais plus, pour ne pas donner l'éveil.

“La veille de mon départ, il vint lui-même m'apporter dans sa voiture, au milieu de la nuit, la somme destinée à son correspondant ; je la cachai dans la doublure du bât de mon mulet et chargeai par-dessus les approvisionnements et les munitions que j'avais l'habitude d'emporter quand je partais pour une campagne de plusieurs mois.

“J'avais calculé qu'il me fallait environ quatre-vingts jours pour atteindre le run connu sous le nom de Swan's Station ou Station des Cygnes, à cause du nombre de ces animaux qu'on y rencontre en tout temps, run qui appartenait au destinataire des fonds, master Tom Powell.

“Il y avait environ soixante jours que je marchais et rien n'était venu troubler ma tranquillité ; deux ou trois bush-rangers, que j'avais rencontrés, s'étaient bornés à me souhaiter bonne chasse, et je comptais bien accomplir aussi paisiblement la fin de mon excursion.

“Un matin que je commençais mon étape, au soleil levant, j'eus à traverser un petit ruisseau que mon mulet eût parfaitement pu franchir d'un seul bond ; mais il prit mal son élan et il tomba au milieu, en faisant jaillir l'eau en gerbe autour de lui. Au même instant, une sorte de rayons, fauve comme un miroitement métallique, partit du ruisseau, vint frapper mon œil. Je ne sais quelle pensée me vint à l'esprit ; il n'était pas encore question d'or en Australie, mais j'arrêtai mon mulet de l'autre côté du cours d'eau et, m'agenouillant sur la rive, je sondai du regard le lieu où ce phénomène d'optique s'était produit.

“L'eau, qui s'était troublée sous les pas du mulet, ne tarda pas à reprendre sa limpidité, et j'aperçus un énorme caillou d'un jaune pâle incrusté dans le lit du ruisseau. Je pris dans mes approvisionnements la hache en tête de pioche qui ne quitte jamais le mince bagage du trappeur, et je le dégageai ; le bloc, au juger, pesait au moins soixante bonnes livres américaines ; il était d'une pureté parfaite, sans mélange de matières terreuses. “Si c'était de l'or ?” me dis-je immédiatement ; mais le moyen de croire à une pareille trouvaille ; depuis que les Européens étaient établis en Australie, c'est-à-dire plus d'un siècle, la plus petite paillette d'or n'avait pas été signalée, tandis que le cuivre s'y trouvait en abondance. Cependant j'avais souvent visité les mines en exploitation, et je ne me souvenais pas d'avoir rencontré du cuivre natif, c'est-à-dire débarrassé de toute matière étrangère, à l'état pur. J'étais hésitant ; ce pouvait être de l'or, après tout, je me mis alors à remonter le ruisseau en tirant mon mulet par la bride, pour voir si je ne trouverais pas d'autres blocs du même métal.

“J'en découvris bientôt de nouveaux échantillons, mais beaucoup moins volumineux que le premier ; plus j'avancais et plus le ruisseau diminuait en largeur et en profondeur ; je n'avais pas fait cinq cents mètres que ce n'était plus qu'un mince filet d'eau qui allait se perdre à quelques pas de là, sous un bloc de rochers.

“Avec l'instrument que j'avais dans les mains, j'attaquai un des rochers qui me parut devoir céder le plus rapidement à mes efforts. Au bout de deux ou trois coups donnés à la base, je le vis osciller et finalement glisser dans le ruisseau, mettant à jour une sorte de cave naturelle, pleine d'une eau limpide, dont le trop plein, en s'échappant sous les rochers, donnait naissance au petit cours d'eau.

“Je ne pus retenir une exclamation. L'excavation que je venais de mettre à jour était aux trois quarts pleine de ces cailloux métalliques qui, sous le liquide transparent, brillaient d'un éclat extraordinaire. Il y en avait de toutes les grosseurs, depuis la menue grenaille jusqu'aux masses de plusieurs kilogrammes. Cette fois, mes doutes furent sérieusement ébranlés ; j'avais déjà entendu parler de trouvailles semblables, faites récemment en Californie, et il me parut impossible que des fractions de cuivre pussent ainsi séjourner dans l'eau sans s'oxyder. J'en conclus, jusqu'à preuve du con-

traire, car j'étais peu compétent sur cette matière, que j'avais véritablement de l'or sous les yeux.

“A cette pensée, le sang m'afflua aux tempes, et je sentis mon cœur battre à tout rompre. Si c'était de l'or, il y en avait une somme inappréciable, des centaines de millions, peut-être. Je restai pendant quelques instants comme étourdi.

“Que faire ? En attendant que je pusse me renseigner, il était de toute nécessité de cacher ma découverte à tous les yeux. Le moindre soupçon faisait s'abattre sur ce trésor tous les maraudeurs, convicts et coureurs du buisson. Le lieu où je me trouvais était sablonneux et aride ; aucun poste d'indigènes n'était venu s'y établir, même temporairement, car ne vivant que de chasse et de pêche, ils n'y eussent pas trouvé les moyens de se procurer leurs provisions habituelles. Rien également ne pouvait y attirer les rôdeurs, je n'avais à redouter qu'un hasard semblable à celui qui m'avait conduit dans ce lieu désert.

“Mon parti fut vite pris ; je rejetai dans l'excavation le bloc que j'avais trouvé dans le ruisseau, replaçai le rocher sur l'ouverture, et réparai de mon mieux toutes les traces de mes recherches. Les derniers vestiges de mon passage effacés, je me mis en devoir de terminer mon voyage.



Avec l'instrument que j'avais, j'attaquai un des rochers.—Page 11, col. 1.

—Vous aviez sans doute prélevé un échantillon du précieux métal que vous veniez de découvrir ? interrompit Olivier.

—Vous pensez bien que je n'y avais pas manqué.

—Et vous l'avez, sans doute, fait expertiser à votre retour à Melbourne ?

—Non, et pour deux raisons : la première, c'est que je ne pouvais me fier à personne ici ; quelques précautions que j'eusse prises, cela eût transpiré ; on m'eût suivi, espionné dans toutes mes démarches. J'avais donc l'intention bien arrêtée de m'en ouvrir qu'aux compagnons que je choisirais ; mais une circonstance que je dois vous faire connaître, tout en montrant que j'avais raison dans mes appréhensions, s'est opposée à ce que je pusse me renseigner ici sur la valeur de ma découverte. Un soir que j'assistais à une des premières réunions où le public était admis à visiter les minerais d'or rapportés par les bush-rangers, j'eus la faiblesse de céder à un mouvement d'orgueil et de déclarer que je connaissais un lieu où il serait facile de remplir plusieurs wagons du métal pur, et non mêlé à divers minéraux, comme ceux que j'avais sous les yeux... et le lendemain, l'échantillon que je gardais si précieusement avait disparu.

—On vous l'avait sans doute volé.

— Il n'y avait pas à en douter, et c'étaient mes imprudentes paroles qui étaient cause de l'événement ; mais celui qui a fait le coup doit être un habile coureur de bourses, car l'objet m'a été dérobé sur moi-même avec une telle dextérité que je ne m'en suis aperçu. Seulement, comme on n'a pas volé sans intention, cela me fait prévoir les difficultés que nous allons rencontrer pour nous rendre au placer, car c'en est un certainement : la vue des minerais rapportés a levé toutes mes incertitudes.

— Pour nous rendre au placer ? . . . fit Olivier avec une certaine émotion dans la voix.

— Certainement, répondit le Canadien, en souriant. Est-ce que vous n'avez pas compris que si je vous faisais part de ma découverte, c'est que j'avais l'intention de vous prier de m'accompagner et de partager avec vous dangers et bénéfices ?

Olivier, au comble de la surprise, ne savait que répondre à cette offre généreuse et inattendue.

Le brave Dick reprit, en frappant sur la table un coup de sa large main, comme pour mieux accentuer ses paroles :

— Ah ça ! j'espère que vous n'allez pas me refuser ; il y a là-bas de quoi enrichir trois cents, cinq cents personnes, peut-être ; et il ne faudrait pas qu'une délicatesse exagérée me privât de votre précieux concours.

— Si je n'ai pas répondu de suite, mon brave Dick, c'est que votre confiance m'a ému au-delà de tout ce que je puis vous dire . . . C'est à peine si vous nous connaissez.

— Croyez-vous donc qu'il m'a fallu longtemps pour voir, mon cher Olivier, que vous étiez, comme nous disons en Amérique, le plus parfait des gentlemen ; quant à votre Laurent, s'il n'a pas, comme moi du reste, usé ses chaussures sur les bancs de l'université de Québec, m'est avis que c'est également un brave cœur, incapable d'une trahison . . . Donc, c'est dit : quand partons-nous ?

Et il serra à les briser les mains qui se tendaient vers lui.

À partir de ce soir, il y eut entre ces trois hommes un pacte à la vie et à la mort.

Cette conversation avait eu lieu dans une des salles de l'hôtel. Quand ils en sortirent pour se rendre chez Dick, qui possédait un pied-à-terre à Melbourne, ils n'aperçurent pas un individu qui, depuis quelques heures, épiait leurs moindres gestes, faire un signe d'intelligence à un petit groupe de bush-rangers qui se trouvait sur le perron de l'hôtel, et les suivre ensuite en se glissant comme une ombre le long des murs de Yarra-Street. Un magnifique caniche noir, qui répondait au nom significatif de Black, qu'Olivier avait amené de France, vint deux ou trois fois le flairer avec obstination ; mais, voyant son maître qui continuait à s'éloigner, il avait fini par se décider à le rejoindre, en laissant échapper quelques sourds grognements, dont l'intelligente bête eût pu seule donner la signification.

CHAPITRE IV

Départ pour le placer.—Le Red-River.—La veillée.

Quelques jours après ces événements, les trois hommes se mettaient en marche pour le placer des *Cinq-Sources*, nom que le Canadien avait donné aux lieux où il avait fait sa découverte. Quand nous les avons rencontrés, ils avaient déjà parcouru les deux tiers du chemin qui les séparait du but de leur voyage. Bien qu'aucun fait, autre que le vol habile de l'échantillon rapporté par Dick, n'eût mis leur esprit en éveil, ils n'avaient pas cessé un instant de se départir des précautions les plus grandes, car cette seule circonstance suffisait pour leur en démontrer la nécessité.

Il est évident que les paroles un peu légères du trappeur à la réunion de Yarra-Street avait excité les soupçons, puisque le larcin dont ce dernier avait été la victime pouvait être considéré comme la conséquence immédiate . . .

Depuis leur départ, cependant, rien n'était venu donner un corps à leurs soupçons, et ils en étaient arrivés à se persuader que, grâce à leur prudence, ils avaient pu cacher à tous la direction qu'ils avaient prise. Ils s'étaient embarqués une nuit dans la baie de Melbourne, et avaient atterri sur un point quelconque de la côte, puis, pour détourner les suppositions du batelier que l'on pouvait interroger le lendemain, ils étaient revenus sur leurs pas en suivant le rivage, avaient traversé Melbourne par les voies les plus détournées, et s'étaient mis en route du côté opposé à celui où l'embarcation les avait conduits.

Souvent, pendant leurs campements quotidiens, l'infatigable Dick se glissant dans les broussailles avait observé la campagne dans un rayon de plusieurs kilomètres, mais il était revenu chaque fois sans avoir rien remarqué de suspect autour d'eux.

Il en fut de même de le jour où nous les rejoignons sur le Red-River ; rien, pas plus du côté de la plaine que du côté de la rivière ne venait attirer leur attention.

— Allons, fit tout à coup le Canadien, en revenant une dernière fois d'inspecter la plaine, ce quartier de kangourou embaume et je crois pouvoir lui faire honneur sans craindre d'être dérangé dans cette importante opération. N'est-ce pas, mon brave Black, que tu ne me donneras pas un démenti.

En entendant prononcer son nom, le chien se mit à sauter en aboyant autour du nouveau venu qui le calma de la main. " Là, mon bon chien, dit-il, là . . . taisons-nous, vous savez qu'il est défendu de donner de la voix ici . . . "

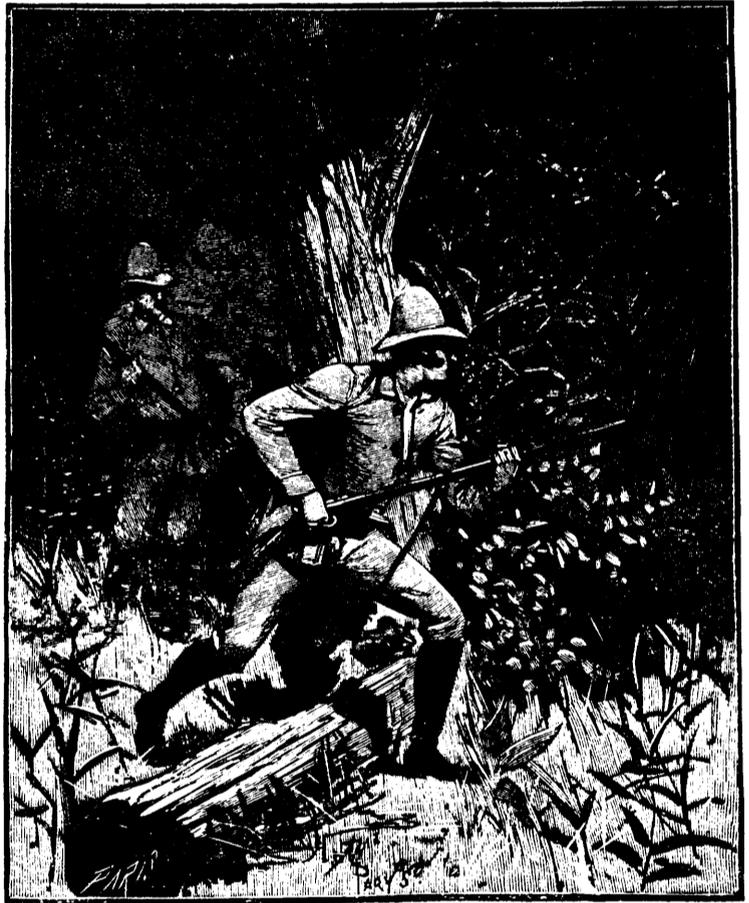
L'animal, à ces paroles, fit entendre un grognement de joie, et, comme s'il les avait comprises, se tut à l'instant.

Olivier, qui s'était chargé de surveiller les environs du Red-River, re-

vint quelques instants après, apportant des nouvelles identiques à celles de son compagnon, c'est-à-dire négatives. Aussi loin que ses regards avaient pu s'étendre en sondant le fleuve, il n'avait rien aperçu qui fût de nature à troubler leur quiétude. Aussi les trois pionniers convinrent-ils entre eux de faire une station de quarante-huit heures dans le lieu où ils se trouvaient pour jouir d'un repos dont ils avaient grand besoin ; ils avaient sans cesse voyagé de nuit depuis leur départ, ce qui n'avait pas laissé que de les fatiguer un peu.

En conseillant cette station à ses compagnons, le bush-ranger avait un autre motif dont il ne leur avait pas encore fait part. Ils étaient à ce moment à une assez faible distance des territoires des Nagarnooks, ses alliés d'adoption, et son intention était de se rendre seul, le lendemain, jusqu'au grand village de la tribu, pour demander aux chefs une demi-douzaine de guerriers choisis parmi les plus braves, qui pût leur servir d'escorte et augmenter les forces de la petite troupe en cas d'attaque : car sa connaissance approfondie des mœurs du buisson ne lui permettait pas de penser qu'après lui avoir dérobé la pépite d'or qu'il rapportait de son excursion, le bush-ranger ou autre rôdeur, auteur du méfait, se bornerait à cela. Malgré le calme rassurant qu'il avait observé sur la route depuis leur départ, il ne pouvait se persuader que le voyage se terminerait sans encombre.

Le quartier de kangourou avait acquis son degré de parfaite cuisson. Après s'être communiqué mutuellement leurs impressions sur le résultat de la surveillance que chacun avait à tour de rôle exercée, et discuté sur l'opportunité du projet du Canadien, nos trois compagnons songèrent à leur souper, le jour baissait rapidement et il leur restait juste le temps de satisfaire à cette fonction plus importante encore dans le buisson que dans les villes, car elle est ordinairement accompagnée d'un robuste appétit.



Pendant les campements, Dick se glissait dans les broussailles.—P. 12, col 1

Dick déterra des cendres chaudes, auxquelles il les avait confiées, des racines de taro et d'igname ligneae, qui remplacent les pommes de terre dans ces contrées, et le frugal repas commença. Le tout fut expédié en moins de rien, et Black reçut les reliefs pour le récompenser de l'attention qu'il avait apportée à surveiller la cuisine. La veille de nuit fut réglée comme à bord d'un navire : on décida que chacun ferait deux heures de quart seulement pour éviter une trop longue fatigue.

Laurent et Olivier devaient commencer, le Canadien se réservant les heures les plus dangereuses du milieu de la nuit. Le mulet, qui s'était reposé pendant toute la journée, fut chargé de nouveau de tous les approvisionnements, armes, outils, etc., pour être prêt en cas d'alerte, et le fidèle Laurent, la carabine au poing, s'étant installé debout contre un arbre, les deux autres pionniers s'enroulèrent dans leurs couvertures et ne tardèrent pas à s'endormir profondément.

Le lecteur a deviné depuis longtemps que celui des trois personnages qui se faisait appeler simplement Olivier n'était autre que le comte de Lauraguais d'Enraygues, qui, après le vol de toute sa fortune et les conditions inacceptables mises à sa restitution, s'était décidé à partir pour l'Australie afin d'y tenter le sort.

LOUIS JACOLLIOT.

(A suivre)

LA BELLE TENEBREUSE

TROISIÈME PARTIE

LA MARE AUX BICHES

—C'était lui !!

Où, comme vous le dites... En cet état.

—Qu'avez-vous fait, alors ?

—Ah ! ma foi, je ne pouvais pas le secourir malgré lui, et je l'ai laissé. Je l'ai vu qui s'en allait, toujours chancelant, s'arrêtant, tombant, se relevant. Et il a disparu dans la nuit. C'est pour cela sans doute que vous le soignez, docteur ?

—Oui. Mais trêve de paroles... Ferez-vous ce que je vous ai demandé ?

—Parbleu ! Est-ce que je puis vous refuser quelque chose ? Est-ce que je ne vous suis pas dévoué, à vous et à votre mère ?... Allez, vous pouvez tranquillement vous rendre chez M. Daguerre. Le barbu de là-bas ne vous suivra pas, je vous en réponds.

—Merci, Jan-Jot, vous me rendrez un grand service.

—Bien facile à vous rendre, docteur.

Le jeune homme avait confiance dans la ruse, l'imagination et le dévouement de Glou-Glou.

Celui-ci avait replacé son orgue sur son ventre :

—Il y a un moyen bien simple de vous prévenir que vous êtes suivi, docteur, dit-il... Vous n'avez pas besoin pour cela de vous donner du mal, de vous retourner et vous écarquiller les yeux.

—Que comptez-vous faire ?

—Le barbu va vous emboîter le pas, c'est probable. Tant qu'il vous suivra, vous entendrez mon orgue qui jouera :

Pêcheur parle bas.

S'il vous quitte, je vous jouerai :

Voyez là-bas sur cette roche,
Ce brave à l'air fier et hardi :
Son mousquet est près de lui....

Mais si je prévois une complication, vous serez averti par la *Dame Blanche*.

Vous avez compris ? Faut-il répéter ?... On vous suit : *Pêcheur*, parle bas. Complications : la *Dame Blanche*. On ne vous file plus : *Fra Diavolo*. C'est clair...

—J'ai compris, Jan-Jot... mais je crois vos alarmes superflues, car voilà le barbu, comme vous l'appellez, qui passe devant nous et ne semble pas nous voir.

—Une ruse, M. Gérard, une ruse... Tenez, il s'arrête sous prétexte de regarder ce pêcheur à la ligne... Je parie cinquante centimes que quand nous aurons fait dix pas, il en aura fait cinq. (Voir gravure, page 75.)

Glou-Glou ne se trompait pas. S'étant avancés le long de la berge, ils virent qu'ils étaient suivis. Le joueur d'orgue triomphait.

—Vous voyez, docteur, vous voyez, disait-il.

Gérard ne pouvait douter des dispositions de l'inconnu. Il s'attendait à être suivi. Il était.

—J'accepte votre proposition, Jan-Jot, dit-il... Surveillez cet homme.

—A bonne heure, ça va être gai.

Pinson, tout en admirant d'un air convaincu l'habileté du pêcheur à la ligne qui retirait des ablettes de l'Oise ne perdait pas de vue le docteur.

Il avait bien remarqué le manège du joueur d'orgue.

—Qu'a-t-il donc à raconter à ce mendiant ? murmura-t-il.

Enfin devant une des maisons du quai, Glou-Glou, une jambe en avant, appuyé en arrière sur l'autre, se mit à tourner sa manivelle.

D'ici voyez ce beau domaine
Dont les créneaux touchent le ciel ;
Une invisible châtelaine
Veille en tout temps sur ce castel....

Gérard, sans se retourner, remontait la berge, ne se pressant pas, voulant montrer qu'il n'avait aucune crainte, donnant à Pinson tout le temps pour le suivre et à Glou-Glou tout le temps pour surveiller Pinson.

En marchant, à vingt mètres derrière l'agent, le joueur d'orgue chantait et jouait :

Conduis ta barque avec prudence,
Pêcheur, parle bas....

Au bout de ce quart d'heure, Pinson se sentit agacé :

—Ah ! ça m'ennuie, avec son moulin à café, celui-là....

Et de temps à autre il se tournait vers Glou-Glou d'un air furieux.

Glou-Glou était aveugle : il paraissait ne rien voir. Et toujours, avec conviction, avec passion, avec rage :

Pêcheur, parle bas....

L'agent se retourne vers le joueur d'orgue. Il lui fait signe de le rejoindre.

Jan-Jot accourt du mieux qu'il peut. Pinson, pendant ce temps-là, n'en continue pas moins de suivre Gérard qui le précède de cinquante mètres, et qui semble à cent lieues de soupçonner ce qui se passe.

—Dites donc, mon brave, fait Pinson quand Glou-Glou est près de lui, il est superbe cet orgue, il a un son magnifique....

—N'est-ce pas, monsieur ?... Écoutez moi ça, tenez....

Pêcheur, parle bas,
Le roi des mers ne t'échappera pas.

—Oui, c'est très beau, les notes basses sont d'une profondeur... et les notes hautes....

—Les notes hautes... d'une élévation !!

—Je crois qu'il se moque de moi, ce farceur, murmure l'agent.

Et il regarde Glou-Glou avec impatience.

—Oui, très beau, je le répète. Seulement, à la longue, c'est fatigant d'entendre toujours le même air... derrière son dos....

—A qui le dites-vous, mon bon monsieur ? Voilà plus de trente ans que je les entends, ces airs-là, et pas derrière mon dos, mais sur mon ventre.

—Qu'est-ce que vous auriez gagné à Creil aujourd'hui, mon brave ?

—Une pièce de trente sous, peut-être plus, peut-être moins, ça dépend. Aujourd'hui je rencontrerai des gens qui me feront l'aumône parce qu'ils se seront levés gaiement, parce qu'ils auront bien déjeuné ; demain ou dans quinze jours, je rencontrerai les mêmes personnes, elle ne me regarderont pas. Le métier est dur, allez ! monsieur....

—Tenez, voilà cent sous, allez vous reposer aujourd'hui.

—Merci, monsieur... mais pourquoi me donnez-vous cinq francs ?

—Pour que vous preniez une journée de congé....

—Eh bien, monsieur, j'accepte votre argent. Ce n'est jamais de refus, mais je travaillerai quand même....

—Non... Je mets à mon cadeau la condition que vous vous reposerez.

—Ce n'est pas possible.

—Pourquoi ?

—Je m'ennuierais trop.

—Alors, à votre aise.

Pinson, impatienté, le laissa. Glou-Glou attendit que l'agent eût repris quelque avance, et aussitôt, tournant la manivelle.

Pêcheur, parle bas,
Le roi des mers ne t'échappera pas.

—Ah ça, il le fait exprès, ma parole ! se dit Pinson.

Et l'appelant de nouveau, —avec colère, cette fois :

—Dites donc, ça ne vous serait pas égal d'aller moudre vos airs autre part ?....

—Autre part ? Oùcela ?

—Dans une autre rue que celle que je suis....

—Excusez, mon bourgeois, vous êtes peut-être le grand Turc ou l'empereur de Chine, bien que vous n'en ayez pas l'air, mais grand Turc ou l'empereur, les rues de Creil sont à tout le monde....

—Ah ! tu le prends sur ce ton-là ?

—C'est le ton de mon orgue... Vous le trouviez à votre goût tout à l'heure.

—J'ai changé d'avis. Ça m'ennuie de vous entendre derrière moi.

—Comme c'est drôle !... Moi, vous me plaisez et je me disais il n'y a qu'un instant : C'est singulier, je ferais volontiers la connaissance de ce bourgeois.

—Vous êtes gris.

—Je n'ai rien bu ni rien mangé de la journée... mais si le cœur vous en dit, bourgeois, j'accepterai de boire un verre et de casser une croûte.

Pinson commençait à être furieux.

—Il continue de se moquer de moi, c'est certain....

Il saisit Glou-Glou par son unique bras.

—Voulez-vous, de bonne volonté, me flanquer la paix avec votre mécanique à fausses notes ?

—Non. Je suis libre... liberté, libertas... nous sommes en République....

—Eh bien, montrez-moi votre permission... vous devez en avoir une, signée du préfet, visée du maire de Creil... Allons, vite....

—Non, mon bourgeois, je ne vous la montrerai pas... à moins que vous ne soyez de la police et que vous n'ayez le droit de me la demander....

—J'en suis de la police....

—La preuve....

—Voici ma carte....

Glou-Glou aperçut une carte ovale, sur laquelle il y avait : "Préfecture de police. Service de Sûreté."

—C'est bon, murmura-t-il, je ne me trompais pas.

Et, tout haut :

—Puisque vous me montrez votre carte... je vais vous prouver que je suis en règle... Voici ma permission... Lisez-moi ça... hein ? "Jan-Jot... deux blessures... médaille militaire..." Je parie que vous n'en avez pas autant à votre service ?

—Vous m'avez l'air d'un entêté, mais d'un brave homme, Jan-Jot. Je suis médaillé comme vous, et j'ai reçu pour ma part onze coups de couteau. Ça vaut bien vos deux blessures ?

Glou-Glou agita son moignon.

—Pas celle-là... dit-il avec fierté.

—Et puisque nous sommes deux vieux soldats, écoutez mon conseil... Ne vous obstinez pas à me suivre comme vous faites. Je ne sais pas si vous avez des raisons particulières pour le faire. Vous êtes peut-être tout simplement pochard. Je vous pardonne.

—Je ne demande pas mieux, mais à une condition.

—Laquelle ?

—Nous trinquerons ensemble à la première auberge.

—Non, je n'ai pas le temps, je suis pressé.

—Alors, je continuerai de suivre le chemin qui me plaira.

—Je vous en empêcherai.

—Je vous en défie... Je suis en règle et la rue est à tout le monde.

—Nous verrons bien.

Gérard filait en avant en faisant force détours. Mais Pinson était passé maître dans cet art qui consiste à ne pas se laisser dépister, et, comme un bon chien de meute, il ne faisait pas défaut.

Glou-Glou avait, de son côté, repris de plus belle :

Pêcheur, parle bas...

Tout à coup passent deux sergents de ville.

Pinson leur fait signe. Ils approchent. Il leur montre sa carte.

—Voilà, dit-il en désignant Jan-Jot, un bonhomme qui me gêne. Emmenez-le chez le commissaire de police.

Glou-Glou avait entendu :

—Oui-da, fit-il, goguenard... et pourquoi ? Qu'est-ce que j'ai fait ?

Les sergents de ville semblaient surpris :

—Glou-Glou au poste ? Ce serait la première fois de sa vie ! Il n'a pas la tête solide, mais jamais il ne fait de scandale...

—Emmenez-le, vous dis-je !

—Avez-vous un mandat d'amener ?... L'avez-vous surpris en flagrant délit.

—Non.

—Alors, si vous voulez que nous l'emmenions, soit, mais il faudra que vous nous suiviez chez le commissaire. Il n'est pas commode, M. le commandant de Creil.

Jan-Jot eut un éclair dans les yeux.

—C'est ça, dit-il, ça me va. Cet homme prétend depuis un quart d'heure m'empêcher de jouer dans les rues de la ville... sous quel prétexte ? De quel droit ? On ne sait pas. Peut-être tout simplement parce que monsieur est nerveux et parce que monsieur n'aime pas l'orgue de barbarie... monsieur est bien difficile... Qu'est-ce qu'il faut donc à monsieur ? L'orchestre de l'Opéra ?...

Les quatre hommes s'étaient arrêtés pendant cette discussion, ou plutôt Glou-Glou s'était arrêté, forçant les trois policiers à en faire autant.

Pendant cela, Gérard avait marché toujours.

Il venait de disparaître au tournant d'une rue.

Pinson ne retint pas un geste de colère et de désappointement, pendant que Jan-Jot, au contraire, souriait avec malice.

Dans ce duel entre la police et le joueur d'orgue, c'était celui-ci qui venait de triompher.

Discuter davantage, c'était perdre le Dr Gérard.

Allez chez le commissaire, pour quel motif ?

—C'est bon, laissez-le s'en aller, dit Pinson... mais tu m'as fait une vilaine farce, toi—fit-il en s'adressant à Jan-Jot, et si jamais je te retrouve sur mon chemin !

—Oh ! il ne faut désespérer de rien, l'occasion s'en représentera.

Pinson se mit à courir dans la direction qu'avait prise Gérard. Mais là où le docteur avait disparu était un dédale de ruelles où l'agent se perdit. Le joueur d'orgue s'en venait pesamment derrière lui.

—Cours, mon bonhomme, cours, disait-il... tu l'as perdu, va !

Et changeant d'air, il entonna, afin de mettre encore Gérard en éveil :

Prenez garde !

La Dame blanche vous regarde,

La Dame blanche vous entend.

Puis, comme il savait que Gérard se rendait à la maison de Beaufort, pour y voir Daguerre, il alla se poster hors de Creil, près de la plaine, ne perdant point de vue la maison, ni la campagne, guettant l'arrivée de Gérard afin de lui signaler un péril s'il découvrirait Pinson.

Bientôt le médecin parut. Il pressait le pas.

Derrière lui, au loin, personne.

A plusieurs reprises, il s'arrêta et regarda s'il n'était pas suivi.

Tout à coup, il entendit l'orgue de Jan-Jot qui jouait :

Voyez sur cette roche
Ce brave à l'air fier et hardi,
Son mousquet est près de lui,

C'est son fidèle ami.
Regardez, il s'approche,
Un plumet rouge à son chapeau...

—Brave garçon, murmura Gérard. Il est à son poste et m'avertit qu'il n'y a plus de danger !...

Cinq minutes après, il était chez Daguerre. Glou-Glou le vit entrer, mais au lieu de s'en aller, il resta.

—Cet olibrius pourrait retrouver la trace du docteur, se dit-il, et puisque M. Gérard a des raisons pour qu'on ne sache pas où il va, je vais veiller à ce qu'il ne soit pas dérangé.

Il s'établit commodément derrière une haie, à travers laquelle il pouvait voir la maison de Beaufort ; il s'assit par terre, posa son orgue devant lui, en guise de table, la manivelle à portée de la main, prêt à jouer à la première alerte ; puis il tira de sa poche un peu de lard et une croûte de pain, installa le tout sur l'instrument et se mit à manger avec appétit.

Nous le laisserons à table et nous suivrons Gérard.

Ce n'était pas sans une émotion poignante que le jeune homme entra dans cette maison.

Qu'y venait-il faire ? Quel sentiment l'y ramenait ?... Quelle résolution avait-il prise ?... Epreuve-t-il, au fond de son cœur, un peu de pitié pour ce misérable qui venait de lui révéler sa paternité. Non, rien de tout cela...

Il venait faire auprès de Daguerre une suprême tentative pour sauver Beaufort.

Et il n'éprouvait d'autres sentiments que le dégoût d'être le fils d'un pareil père et un grand désir de faire justice quand même.

Lorsqu'il entra, Daguerre n'était plus dans son lit. Il était assis dans un fauteuil près de la fenêtre ouverte sur la campagne et les débris d'un repas sur une table, devant lui, indiquait que l'appétit était revenu.

Il tourna la tête au bruit que fit Gérard en entrant.

—Bonjour, docteur... vous voyez, je suis mieux.

Gérard s'approcha de lui.

—Mieux peut-être, dit-il, car l'énergie chez vous est grande. Elle commande aux souffrances du corps. Vous devinez que les dangers qui vous menacent sont d'autant plus grands que votre faiblesse vous défend d'y échapper. Guéri, vous fuyez et vous narguez la justice.

Daguerre, calme, répondit :

—C'est curieux, Gérard, nous sommes presque toujours d'accord, car il y a du vrai dans ce que vous dites. Il est certain que lorsque je pourrai mettre les pieds dehors, je ne resterai pas en France. Ce n'est pas sûr pour moi la terre de France. Non pas que je n'aie point confiance dans votre honneur. Loin de là, mais vous pouvez commettre, vous commettrez à coup sûr, une imprudence... Et une imprudence, même légère, ça peut se liquider, pour moi par le baignoire ou l'échafaud.

Il parlait de cela comme d'une chose à peu près indifférente.

Puis, après un silence, toujours calme, toujours souriant :

—Eh bien ! mon fils, avez-vous eu avec votre mère une conversation à mon sujet ? Votre mère vous a-t-elle déclaré que j'avais menti ? Ou bien a-t-elle purement et simplement confirmé ce que je vous avais dit ?

Gérard eut une crispation douloureuse du visage.

Il ferma les yeux... et, d'une voix altérée :

—Ma mère m'a tout avoué !

—Et vous ne doutez plus que je suis votre père !...

—Non, hélas ! je ne doute plus.

—Tant mieux. J'aime les situations nettes et précises. Et celle-ci en est une. Asseyez-vous donc, Gérard... Asseyez-vous donc, mon fils !...

—M. Daguerre, dit Gérard à voix basse, vous êtes mon père. Cela est vrai. Mais écoutez-moi : vous avez trompé ma mère, jadis, en lui faisant croire que vous l'aimiez... vous aviez fondé sur elle et sur sa fortune une spéculation... Je sais tout, m'a mère m'a tout dit. Je ne vous ai jamais connu. Je dois de naître à un crime... Vous êtes-vous repenti ?... Avez-vous senti tressaillir votre cœur lorsque vous avez su que vous étiez père ?... Cela aurait dû vous ramener à ma mère... au lieu de vous éloigner d'elle. Et vous voudriez qu'aujourd'hui j'eusse des égards pour vous parce que je suis votre fils !... Prétendriez-vous qu'il faut que je vous aime ?...

—Je ne vais pas jusque-là, dit Daguerre, toujours flegmatique.

—Peut-être aurais-je eu pitié de vous, si j'avais surpris chez ma mère au souvenir de ce qui s'est passé autrefois, un peu de tendresse, un peu de douceur. Mon affection pour elle en eût été diminuée, certes, mais heureusement ma mère vous hait... C'est avec un cri d'horreur qu'elle a entendu l'aveu que je lui ai fait. Et je partage l'horreur qu'elle éprouve pour vous, l'épouvante que vous lui inspirez.

—C'est d'un mauvais fils.

—Non, monsieur, jamais je ne pourrai vous considérer comme mon père. Vous êtes un étranger pour moi ; je ne puis avoir pour vous plus d'égards que pour un étranger. Vous êtes un assassin, et si je n'étais tenu par l'honneur, par l'obligation de ne point livrer le secret professionnel, vous seriez entre les mains de la justice.

—Vous m'auriez livré hier, quand je ne vous avais encore rien dit... Permettez-moi de croire qu'aujourd'hui vous hésiteriez.

JULES MARY

A suivre

Pour Conserver

La richesse, la couleur et la beauté de la chevelure le plus grand soin est nécessaire, beaucoup de mal a résulté de l'emploi de préparations sans valeur. Pour être sûr d'avoir un article de première qualité, demandez à votre pharmacien ou à votre parfumeur la **Vigueur des Cheveux d'Ayer**. Elle est absolument supérieure à toute autre préparation de cette sorte. Elle restaure la couleur originelle et l'abondance de la chevelure laquelle est devenue claire, fanée ou grise. Elle maintient le cuir chevelu frais, moite et exempt de la teigne. Elle guérit les humeurs qui démangent, empêche la calvitie, et donne à

LA CHEVELURE

une texture soyeuse et un parfum permanent. Nulle toilette ne peut être considérée complète sans cette préparation, la plus populaire et la plus élégante de toutes les coiffures.

"Mes cheveux commencèrent à grisonner et à tomber, quand j'avais environ 25 ans. J'ai fait usage dernièrement de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, et elle a causé une nouvelle pousse de cheveux de la couleur naturelle." — R. J. Lowry, Jones Prairie, Texas.

"Il y a plus d'un an j'avais une forte fièvre, et quand je recouvrai la santé, mes cheveux commencèrent à tomber, et le peu qui me restait se mit à grisonner. J'essayai de divers remèdes, mais sans succès, jusqu'à ce que je commençasse à

Faire Usage de

la Vigueur des Cheveux d'Ayer, et maintenant ma chevelure pousse rapidement et est restaurée à sa couleur primitive." — Mme. Annie Collins, Dighton, Mass.

"J'ai fait usage de la Vigueur des Cheveux d'Ayer, pendant près de cinq ans, et mes cheveux sont moites, lustrés, et dans un état d'excellente conservation. J'ai quarante ans et ai parcouru à cheval les plaines pendant vingt-cinq ans." — Wm. Henry Ott, dit "Mustang Bill," Newcastle, Wyo.

La Vigueur des Cheveux d'Ayer,

Préparée par le Dr. J. C. Ayer & Co., Lowell, Mass. Vendue partout par les Droguistes.

PACIFIQUE CANADIEN

Prix de passage à bon marché

A TOUS LES POINTS

Fort William, Ont., Sault Ste-Marie, Mich. Déroit, Mich. et l'Est

Des Billets de Retour de Première Classe seront vendus pour

NOEL

Prix d'un Passage

Décembre 24, 25 et 26 1892, bons pour retour jusqu'au 27 Décembre 1892

Le prix d'un Passage, plus un Tiers

Décembre 23, 24, 25 et 26 1892, bons pour retour jusqu'au 3 Janvier 1893

JOUR DE L'AN

Prix d'un Passage

Décembre 31 1892, et Janvier 1er et 2 1893 bons pour retour jusqu'au 3 Jav. 1893

Prix d'un Passage, plus un Tiers

Décembre 30 1892, bons pour retour jusqu'au 3 Janvier 1893

ETUDIANTS et PROFESSEURS

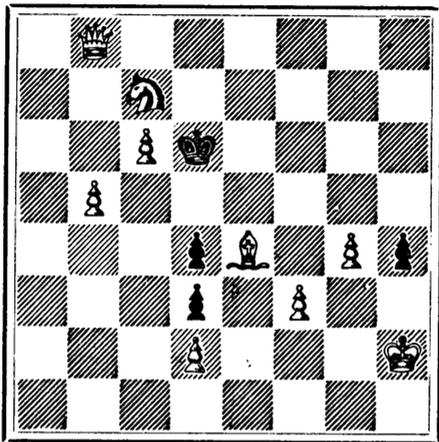
Prix d'un Passage, plus un Tiers, sur présentation d'un certificat-type, signé par le principal, bon pour aller du 9 au 31 Dec., bons pour retour jusqu'au 31 Jav. 1893.

BUREAU des BILLETS à Montréal
266 RUE SAINT-JACQUES.

Jeux d'esprit et de combinaison

No 74 — PROBLEME D'ECHECS

Noirs—4 pièces



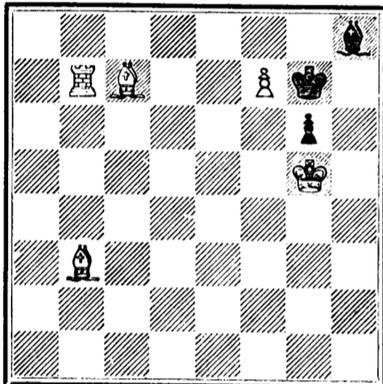
Blancs—9 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 3 coups

No 75.—PROBLEME D'ECHECS

Composé par M. J. B. Halkett, Ottawa
Dédié à M. Régis Roy.

Noirs—3 pièces.



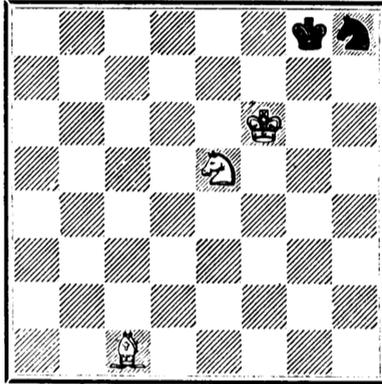
Blancs—5 pièces

Les Blancs jouent et font mat en 2 coups

FIN DE PAREIT No 9

Composée par M. Kling et Horwitz

Noirs.—2 pièces



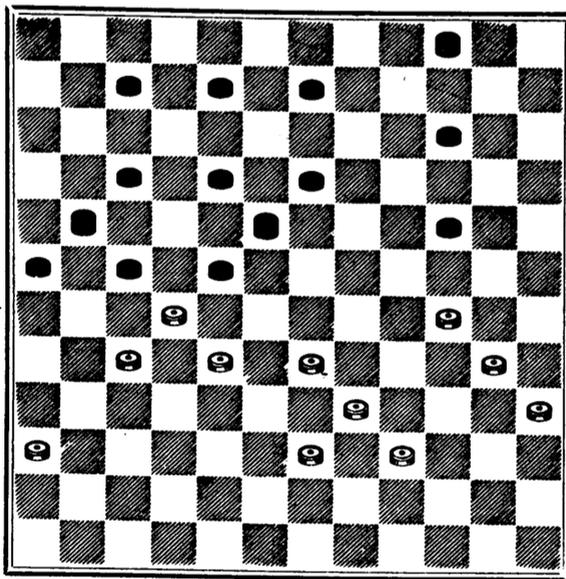
Blancs.—3 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

No 82. — PROBLEME DE DAMES

Composé par M. Napoléon Contant, Montréal

Noirs—14 pièces



Blancs—11 pièces

Les Blancs jouent et gagnent

Solution du problème de Dames No 80

Blancs	Noirs	Blancs	Noirs
20	13	7	31
32	25	31	20
41	35	28	41
36	60	40	66
44	37	23	36
30	41	17	30
52	47	66	40
58	51	40	45
50		6	gagne.

Solutions justes par MM. A. Morin et Ed Edmond, Ottawa; J.-B. Guy, Léon Vinette, T. Martel, Montréal.

Solution des problèmes d'Échecs—No 71

Blancs	Noirs
1 P 8 F fait F	1 C 3 T
2 R pr C	2 P 4 C
3 F pr C, échec et mat.	

No 72

1 D 2 R	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

No 73

1 D 7 R	1 ?
2 Mat selon le coup des Noirs.	

ANNONCE DE

John Murphy & Cie

Pour les Fêtes

DE

NOEL ET DE L'AN

POUR les FETES de NOEL et de L'AN

Nous avons en mains un assortiment complet de mouchoirs en soie de toutes descriptions, unis, brodés, de toutes les couleurs, pour dames, enfants et messieurs. Ces lignes spéciales seront marquées à des prix excessivement bas pour les fêtes.

Toutes personnes désirant faire un cadeau de quelque nature que ce soit, feraient bien de faire une visite à ce département.

VISITEZ LE GRAND

BAZAR VIENNOIS

— DE —

JOHN MURPHY

Nous offrons aux prix suivants un assortiment complet des marchandises ci-dessous, viz :

Mouchoirs pour dames, soie japonaise, richement brodés : 15c, 20c, 25c, 30c, 40c, 50c, 60c, 75c, \$1.00, \$1.50 chaque
Mouchoirs pour Hommes et Garçons, soie japonaise, 25c, 30c, 40c, 50c, 60c, 75c, 90c \$1.00, \$1.25, \$1.50, etc.
Albums en cuir et en pluche, 39c, 50c, 75c, \$1.00, etc, etc.

JOHN MURPHY & CIE

Coin des rues Notre-Dame et St-Pierre

Au comptant et à un seul prix

Cell. Tel. 2188

Federal Tel. 58

TOUSSEZ-VOUS ?

Depuis un Jour !

Une Semaine !

Un Mois !

Une Année !

Des Années !

PRENEZ LE

Sirop de Térébenthine

DU

DR. LAVIOLETTE.

Le Plus Sûr.

Le Plus Efficace.

Le Plus Agréable au Gout.

NE CONTIENT

Ni Opium, ni Morphine, ni Chloroforme

EN VENTE PARTOUT.

25 et 50 cents le Flacon.

DEMANDEZ-LE.

SEUL PROPRIÉTAIRE: J. G. LAVIOLETTE, M.D.,
217 Rue des Commissaires, Montréal.

V. ROY & L. E. GAUTHIER, Architectes et évaluateurs ont transporté leur bureau au numéro

0 — RUE SAINT-JACQUES — 180

Édifice de la Banque d'Épargne

VICTOR ROY

L. E. GAUTHIER

Élévateur de plancher Chambre 3 et 4

Saint-Nicolas, journal illustré pour garçons et filles, paraissant le 1er de chaque semaine. Les abonnements partent du 1er décembre et du 1er juin. Paris et départements, un an: 18 fr.; six mois: 10 fr.; Union postale, un an: 20 fr.; six mois: 12 francs. S'adresser à la Librairie O. D. Delarue, 18, rue Soufflot, Paris (France).



A LA DERNIERE PERIODE. 8
BENTON, LAF., Co., Wis., déc. 1888.

Le Revd. J. C. Bergen rend témoignage sur ce qui suit: "James Rooney qui souffrait de la danse de St. Guy à la dernière période fut soigné durant un an et quart pour le moins par plusieurs médecins sans aucun résultat. Deux bouteilles du Tonique Nerveux du Père Koenig l'ont parfaitement guéri."

L'EXPERIENCE D'UN CURE CANADIEN.
St-Paulin, P.Q., 10 fév. 1890.

Je suis heureux de pouvoir rendre mon témoignage sur l'excellence du Tonique Nerveux du Père Koenig souffrant depuis longtemps d'une débilité nerveuse due à la Dyspepsie, j'ai éprouvé un changement radical en moi en faisant usage de ce remède; non seulement sur les nerfs mais la dyspepsie disparaît promptement. Avec ce remède on a obtenu des guérisons semblables chez quelques-uns de mes confrères. Je le considère tout à fait effectif et propre à guérir toutes les maladies nerveuses et celles provenant de la même cause.
J. E. LAFLECHÉ, Curé.

GRATIS — Un Livre Important sur les Maladies Nerveuses sera envoyé gratuitement à toute adresse, et les malades pauvres peuvent aussi obtenir ce remède sans rien payer.

Ce remède a été préparé par le Rév. Pasteur Koenig, de Fort Wayne, Ind., P. U., depuis 1876, et est actuellement préparé sous sa direction par la

KOENIG MED CO., CHICAGO, ILL.
A Vendre par les Droguistes à \$1 la Bouteille; 6 pour \$5.

An Canada, par Sauniers & Co., London-Ont.; E. Léonard, Montréal, Qué.; La Roche & Cie, Québec.



LORSQUE VOUS VOYAGEZ

Demandez vos billets par cette ligne populaire. Elle traverse toutes

Les Villes et Villages

importants dans les deux Provinces.
Pour **PORT HURON, DETROIT, CHICAGO** et autres villes dans les États de l'Ouest, elle offre des avantages uniques; étant la

LA SEULE COMPAGNIE CANADIENNE

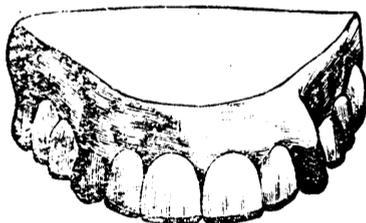
sous le contrôle d'une seule administration. Donnant correspondances directes pour tous chemins de fer américains. Seule route donnant des avantages pour

Biddeford, Manchester, Nashua
Boston, Fall River, New-York

Et toutes villes et villages importants dans la Nouvelle-Angleterre.

Pour plus amples informations, adressez vous à la gare du Grand-Tronc, à Montréal où à notre représentant

Nouveaux procédés américains pour plombage de dents, en porcelaine et en verre, plus résistant que le ciment, imitant parfaitement la dent.



Nouveau métal pour palais, extra léger
Nouveau procédé pour plomber et extraire les dents sans douleur.

DR BROUSSEAU

No. 7, RUE SAINT-LAURENT, MONTRÉAL

CASTOR FLUID

On devrait se servir pour les cheveux de cette préparation délicieuse et rafraîchissante. Elle entre dans le scalpe en bon état, empêche les peaux mortes et excite la pousse. Excellent article de toilette pour la chevelure. Indispensable pour les familles 25 cts la bouteille.

HENRY R. GRAY,
Chimiste-pharmacien,
122 rue St-Laurent.

BAUME RHUMAL

Est le meilleur remède connu contre les rhumes obstinés, la toux, l'enrouement, la bronchite, l'asthme, la consommation et toutes les affections de la gorge et des poumons. En vente partout à 25c la bouteille. 20 doses par bouteille.
Dépôt général à la PHARMACIE BARIDON, 1707, rue St-Catherine, Montréal.

Ne manquez jamais d'une provision

— D E —

JOHNSTON'S FLUID BEEF

Convenable dans l'alimentation domestique. ———— 0
0 ———— Indispensable en temps de maladie.

ROBIL'ARD 27, rue St-André.—Seul embouteilleur.



Téléphone 1432.

Cette eau célèbre est en vente, à seulement 25c le gallon, par les principaux pharmaciens, et épiciers, en gros et en détail par la **CIE D'EAU ST-LEON**, 54, Carré Victoria, Montréal. Branches: 130, St-Laurent et 1443 Notre-Dame

Comment se servir de l'Eau Minerale St-Léon

Comme purgatif, prenez deux ou trois verres chauds avant déjeuner. Un ou deux verres, aux repas agiront d'une manière très efficace contre la dyspepsie.

Prenez cette eau qui est un des meilleurs altératifs, buvez-en tous les jours, un verre toutes les deux ou trois heures, dans les maladies chroniques, vous changerez et purifierez votre sang.

Les médecins recommandent de se servir de l'Eau St-Léon comme préservatoire des maladies occasionnées par les boisons fortes. On envoie gratuitement sur demande des circulaires contenant des certificats importants.

MAISON - BLANCHE

65—RUE SAINT-LAURENT—65

Importateur direct de chapellerie et merceries pour hommes et garçons. Pour les fêtes et soirées, je viens de recevoir un magnifique assortiment de cravates, mouchoirs et foulards en soie.

T. BRICAULT

UN SEUL PRIX

Cie d'Assurance contre le Feu et sur les risques Maritimes,

" WESTERN "

INCORPORÉE EN 1851

Capital..... \$1,200,000
Actif au-delà de..... 1,550,000
Revenu pour l'année 1891..... 1,800,000

J. E. R. JUCHÉ & FILS Gérants de la succursale de Montréal, 194, St-Jacques

ARTHUR ROGEE, Agent du dept français.

PIERRE DUPONT, Insp. des Agences

A1. Un Article Parfait



La qualité la plus pure de Crème de Tartrate; le meilleur Bi-Carbonate de Soude à double cristallisation est employé pour la préparation de cette Poudre à pâtisseries.

Il a toujours été coté A1 dans les familles depuis au-delà de 30 ans et est malentendu (si possible), meilleur que jamais. Tous les Meilleurs Epiciers le Vendent

VIN DE VIAL

PHOSPHATE DE CHAUX, VIANDE ET QUINA

Tonique puissant pour guérir: ANÉMIE, CHLOROSE, PHTHISIE ÉPUISEMENT NERVEUX

Aliment indispensable dans les CROISSANCES DIFFICILES, Longues convalescences et tout état de langueur caractérisé par la perte de l'appétit et des forces.

J. VIAL, - Chimiste, - Lyon, France.
ÉCHANTILLONS GRATUITS ENVOYÉS AUX MÉDECINS
S'adresser à C. ALFRED CHOUILLON,
Agent Général pour le Canada, MONTRÉAL.

A. LEOPRED

(Gradué de Laval et de McGill)

INGENIEUR DES MINES

Bureau principal: Québec; Succursales: Sherbrooke; Montréal, 17, Côte de la Place d'Armes.

— Pour tout ce qui a rapport aux mines —



A pamphlet of information and abstract of the laws, showing How to Obtain Patents, Caveats, Trade Marks, Copyrights, sent free. Address MUNN & CO, 361 Broadway, New York.

ORGUE EOLIEN

La plus grande Merveille Musicale. Visite et correspondance sollicitées.

Seul importateur des Pianos

Hazelton, Fischer, Dominion et Berlin et des Orgues Eoliennes Peloubet et Dominion.



Un bienfait pour le beau sexe

Poitrine parfaite par les

Poudres Orientales

les seules

qui assurent en trois mois et sans nuire à la santé le

DEVELOPPEMENT

— ET LA —

Fermete des Formes de la Poitrine

CHEZ LA FEMME

SANTE ET BEAUTE !

1 boîte, avec notice, \$1; 6 boîtes, \$5

En vente dans toutes les pharmacies de première classe. Dépôt général pour la Puissance:

L. A. BERNARD, 1882, Ste-Catherine

MONTRÉAL Tél. Bell 6513

PILULES
DU
DR
WILLIAMS
ROSES
OUR
PERSONNES
FAIBLES

NE SONT POINT un médicament purgatif, mais bien une préparation réparatrice du sang, et un tonique reconstituant. Elles fournissent, en effet, tous les éléments de vitalité nécessaires au sang, guérissent toutes les affections provenant de la pauvreté ou de la trop grande fluidité aqueuse du sang, ou des humeurs vicieuses qui s'y trouvent, donnent ton et vigueur au sang et au système entier, quel que soit le travail excessif, les fatigues mentales, la maladie, les excès et les indispositions de toutes sortes ont épuisé.

Leur action spécifique se fait sentir principalement sur le système générique de l'homme et de la femme, auquel il rend leur vigueur perdue. Il corrige et régularise en même temps toutes irrégularités et suppressions dans le fonctionnement de ces organes.

TOUT HOMME qui s'aperçoit que ses facultés mentales sont appauvries ou s'en vont, ou que sa puissance physique s'affaiblit, devrait faire usage de ces pilules. Elles lui rendront ses forces perdues, soit physiques, soit mentales.

TOUTE FEMME devrait en faire usage. Elles guérissent efficacement toutes ces suppressions, et toutes ces irrégularités qui amènent inévitablement une maladie, si on les néglige.

LES JEUNES GENS devraient avoir recours à ces Pilules. Elles guériront toutes les suites des excès et des folles de jeunesse, et rendront la vigueur à tout le système.

LES JEUNES FILLES devraient également les employer. Ces Pilules assurent la régularité de la menstruation.

En vente chez tous les pharmaciens, ou envoyés sur réception au prix (50c la boîte), en s'adressant à **THE DR. WILLIAMS MED. CO.** Brooklyn, Ont.